

Kotzebue, August Friedrich
Ferdinand von
Le calomiateur

LE CALOMNIATEUR,

DRAME

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE;

Travaillé sur la pièce allemande du Président de Kotzbüe;

Par le Citoyen Tranchant-Laverne,

Représenté, pour la première fois, à Paris, le 26 Floréal, an 9.

PRIX UN FRANC DEUX DÉCIMES.



A PARIS,

Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-St.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.



AN X.

Préface du Traducteur.

Il y a dix ans que Kotzbüe, auteur dramatique, assez connu pour que je sois dispensé d'en faire l'éloge, composa le Calomniateur. Cette pièce fut représentée sur plusieurs théâtres de l'Allemagne avec le succès qu'elle mérite ; & l'on passa sur bien des imperfections en faveur de vraies beautés. Il en sera toujours de même des compositions dramatiques allemandes, parce que le public de ce pays permet qu'on néglige la coupe des pièces, l'unité de l'intrigue, les vraisemblances & le style pourvu qu'on se dédommage par quelques situations intéressantes, quelques scènes d'effet, quelques tirades éloquentes & quelques pensées sublimes. Le génie de la langue allemande qui ne se trouve ni dans l'énergie ni dans la finesse, se reconnoît à une précision, à une forme pittoresque qui parle parfaitement à l'entendement & à la sensibilité. Il en résulte que certaines phrases & certaines expressions qui traduites littéralement en français, auroient toujours quelque chose de précieux & de guindé, plaisent beaucoup en allemand non seulement aux oreilles allemandes, mais à celles des étrangers qui possèdent à fond cette langue. Aussi a-t-elle de grands succès dans un genre de style & dans un genre de composition moderne, la prose poétique & les drames Aussi les pensées, les sentences, & en général la partie déclamatoire si délicate à manier sur la scène française, fait-elle la plus grande sensation sur la scène allemande. On conçoit par ces raisons qu'il est difficile que les allemands ayent de bonnes comédies dans le genre des Molières, des Regnards, des Pirons ; & comme il n'est pas défendu de faire l'éloge des vivans, j'ajouterai des Picards. On conçoit que les négligences, les longueurs & les inconvenances qu'ils tolèrent sur la scène les rejettent peut-être plus loin encore de la carriere de la vraie tragédie ; et je maintiens en effet qu'un allemand qui ne connoit dans ce genre que les pièces de ses compatriotes, n'est pas en mesure de se douter seulement du mérite de Corneille, de Racine & de Voltaire.

Quand on examine d'une part la multitude des difficultés, & qu'on reflechit d'autre part que plus un ouvrage en surmonte & plus il mérite de suffrages, on se croit permis d'en conclure qu'une belle tragédie est peut-être l'œuvre la plus parfaite qui puisse sortir de la main des hommes. Ce qui fait de ce genre de production, le signe du suprême talent, en même tems que l'écueil éternel de la médiocrité est qu'il faut y réunir toutes les richesses de la poésie qui se plaît en quelque sorte dans le délire de l'imagination, à toute la simplicité & la vérité de la nature : en sorte que les situations & les caractères de la tragédie doivent représenter l'homme tel qu'il est & le plus souvent enchaîné par les liens des passions terrestres, tandis que le style l'eleve au-dessus de lui-même & le porte dans le séjour

des Dieux. Si l'on joint à cela qu'il faut produire les plus grands effets avec la plus scrupuleuse régularité ; que l'esprit & le sentiment doivent être les uniques ressorts approuvés par Melpomène & que tout moyen méchanique est une monstruosité qu'elle rejette ; on conviendra que si Homère & Virgile ont des noms trop imposants pour qu'on puisse leur ravir la palme, l'auteur d'Iphigénie & de Phèdre sera placé immédiatement au-dessous d'eux parmi les maîtres des belles lettres & du goût.

En nous énorgueillissant d'être les compatriotes de ce beau génie, nous devons nous applaudir de ce qu'il ait à jamais, par son exemple, fixé dans notre littérature dramatique la règle féconde des trois unités. Oui féconde, en dépit de l'opinion du reste de l'Europe et de celle de plusieurs Français indignes d'être nés dans cette patrie du goût, qui se persuadent que c'est retenir le génie que d'y mettre des entraves, & qui s'agenouillant devant les extravagances anglaises voudroient leur asservir notre sagesse théâtrale resplendissante de grace & de beauté. Si vous autorisez l'esprit de l'homme à divaguer, déjà porté à la licence par sa nature, il en use bien vîte, et disséminant toute sa force generatrice il ne produit que des avortons. Si vous lui mettez de justes bornes & que vous le forciez à se replier sur lui-même, il trouve des forces dont il ne se doutoit pas ; heureux d'un esclavage qui est pour lui la source de mille jouissances, non seulement il ne craint plus ses chaînes, mais il les chérit & les baise.

Pénétré de ces vérités, on doit sentir quelles difficultés j'ai dû éprouver à faire passer sur la scène française un Drame où l'auteur manque à tous pas aux règles & aux usages les plus ordinaires de notre théâtre, & où il sème à tous pas des beautés que l'on ne se décide pas à immoler sans douleur. Il falloit éviter ce que le Public français auroit trouvé indigne de lui, & lui offrir tout ce qu'il étoit fait pour apprécier. Mais le bon & le mauvais se trouvant entremêlé quelquefois d'une manière inextricable, il devenoit nécessaire de faire un choix & des sacrifices. Ce travail a été pour moi une composition bâtarde aussi pénible qu'une véritable, & sans aucun des dédommagements que donne la paternité.

J'ai réduit en quatre actes une pièce qui dans l'original est en cinq actes fort longs. J'ai mis souvent en récit ce qui est en action dans mon auteur. Par exemple dans l'original allemand l'arrestation de Morland se passe sur la scène ; on le voit dans sa prison ; c'est là qu'Albrand vient le séduire & le décider à écrire une lettre de séparation à Emilie. Muni de cette pièce importante, Albrand se transporte chez le Capitaine Elfeld, où Emilie se trouve alors. La décoration change au milieu de l'acte & représente la pauvre demeure de ce capitaine. C'est chez lui que se passe cette scène vraiment pathétique, & à mon gré la plus belle de la pièce où Albrand annonce à Emilie avec astuce la résolution de son époux, qui n'est que le fruit des calomnies par lesquelles il a su l'éblouir, & où dissimulant ses vues secrettes, il cherche à captiver cette femme sensible mais pénétrante, par un extérieur d'ami-

tié et de dévouement dont elle n'est pas la dupe. J'ai supprimé le rôle du Capitaine Elfeld & celui d'un Baron, neveu du Ministre, qui m'ont paru n'être qu'un obstacle à la marche rapide de l'intrigue. On sent combien tous ces changemens ont dû en occasionner dans la coupe de la pièce. Je ne parlerai pas de ceux que j'ai fait dans le style. Je n'ai pas traduit ni pu traduire dix pages littéralement. On excuse les erreurs d'un traducteur quand on réfléchit qu'au milieu de ces difficultés il n'est point animé par le feu de la composition, ni pénétré de son sujet comme peut l'être celui qui en est le créateur. Cependant j'ai multiplié les efforts pour conserver tout le mérite de mon auteur, & pour le rendre régulierement intéressant en m'oubliant tout à fait pour lui. Le rôle du Calomniateur très bien soutenu jusqu'au dernier instant; les scènes de Smith; celle d'Emilie; l'originalité du premier, les vertus douces & la noble fierté de la seconde; l'intérêt qui résulte de la probité confiante sacrifiée à l'intrigue & à la méchanceté; tout cela forme des tableaux que le pinceau de Kotzbüe a aussi bien rendu que son imagination fertile a su les concevoir. Si malheureusement je leur ai fait perdre quelque chose, qu'on ne s'en prenne pas au célèbre auteur Livoncien, mais à moi seul.

Cette pièce qui a été jouée trois fois sur un théâtre de Paris ne l'a jamais été avec l'ensemble nécessaire. Elle a subi de nombreux changemens depuis la première représentation, & avant de la livrer à l'impression j'y ai fait des corrections très-considérables encore. Je ne répondrai point aux critiques amères de certains journalistes, qui après avoir vu représenter ce Drame m'ont reproché un peu trop vivement des défauts qui ne m'appartenaient pas en entier. L'ouvrage est maintenant entre les mains du Public; j'attends avec respect sa décision.



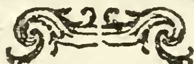


C'EST L'AUTEUR QUI PARLE.

Je suis sur les rives sablonneuses de la mer Baltique, & mes regards se portent avec attendrissement vers les bords de l'Elbe. Puisqu'il faut que je reste loin des lieux qui ont toutes mes affections, du moins je leur enverrai l'ouvrage de mon esprit. Je vais emfermer mon *Calomniateur* dans une bouteille & l'abandonner aux vagues.

Vas, pars, puisse ton voyage être heureux! Peut-être que la fortune une fois propice à mes vœux, t'accordera un vent favorable qui te portera sans accident sur le sable du Hostein; alors, si tu tombes entre les mains d'un Pêcheur vigilant, qu'il jette un regard sur l'adresse & lise: « A SCHRODER, à Hambourg. » Cette adresse est courte, mais qui ne le connoit pas? Tous ceux qui aiment la droiture connoissent *l'homme droit par excellence.* Tous ceux qui admirent les arts ont entendu parler *du grand Artiste.* Tous ceux qui doivent aux Muses quelques instans de bonheur ne sont point étrangers au nom du *poëte.* Mais pour moi il est plus que tout cela! J'ai trouvé dans Schroder un ami. Quelques uns m'ont dénigré, d'autres m'ont flaté; jamais il ne fit ni l'un ni l'autre. Combien de fois ne s'est-il pas baissé pour arracher une mauvaise plante du terrein que je défrichais? Combien de fois n'a-t-il pas pris la peine d'y planter une fleur de sa main?

O Dieu! daigne semer des roses, sur sa brillante, mais pénible carrière, fais-lui goûter le repos dans sa vieillesse, & conserve-lui les amis qui l'aiment comme moi!



PERSONNAGES.

Le Syndic MORLAND.
EMILIE, son épouse.
JENNY, sa sœur.
SMITH, Secrétaire de Morland.
Le Comte de SCHARFEN, Ministre.
ALBRAND, Conseiller, homme dévoué au Ministre.
GEORGE, valet de chambre du Ministre.
Mme ELLFELD.
PILZ, agent de police.
THOMAS, domestique de Morland.
LAQUAIS & Agens de police.

La Scène se passe dans la ville de résidence d'un Prince d'Allemagne.

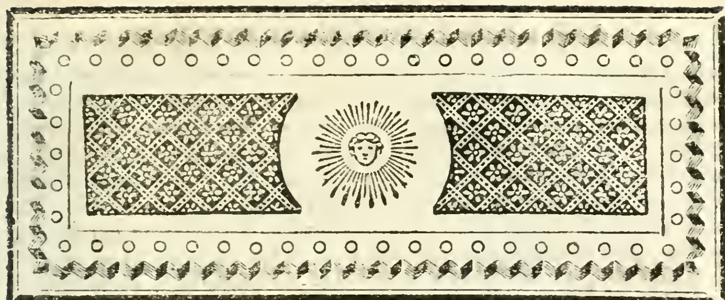
Je déclare avoir cédé au citoyen HUGELET la Piece ayant pour titre : *LE CALOMNIATEUR*, Drame en quatre actes et en prose, laquelle Piece il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira, me réservant les droits d'Auteur par chaque représentation qu'on pourra donner sur les différens théâtres de la République.

Paris, ce 30 Floréal, an 9 de la république française.

Signé TRANCHANT-LAVERNE.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice de la présente Piece, et qui indique les lettres initiales de mon nom.

S.-A. HUGELET.



LE CALOMNIATEUR.

Le théâtre représente la salle d'audience du Ministre. On voit des domestiques dans le fond.

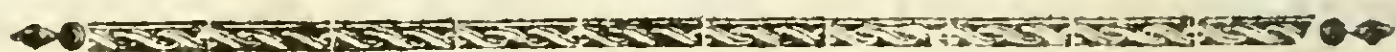
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALBRAND (*seul.*)

QUEL sort étrange et cruel me fut donc réservé! Quoi, j'ai toujours rencontré ce Morland à la traverse de mes projets les plus chers. Dès l'instant que j'ai conçu une idée pour ma fortune ou pour mon bonheur, un génie funeste à mon repos m'a fait trouver un obstacle dans cet homme. Il a recueilli sans y penser le fruit de mes combinaisons. Il m'a nuit, sans qu'il puisse seulement se prévaloir d'y avoir mis de l'adresse. Ce n'est pas que la place que j'occupe à la cour ne me dédommage d'avoir vu mes concitoyens le préférer à moi pour le mettre à leur tête. Un outrage plus violent m'irrite; celui là criera vengeance au fond de mon cœur jusqu'à mon dernier soupir. O Emilie! c'est par lui que je dus perdre l'espérance de jamais te posséder.... je frémis de mes propres paroles.... Quoi! je n'aurois jamais été enflammé qu'une fois! mon cœur, peu fait pour l'amour n'auroit jamais ressenti qu'une passion, dont tu fut l'objet; et tu ne serois pas à moi, tu m'échapperois!.... non, plutôt mourir.... mais quelle est donc mon attente? comment parviendrai-je à triompher de cette tête exaltée qui est allée se prendre d'une belle passion pour ce qu'elle ap-

pelle les vertus de son mari ? encore ce matin, la manière hautaine donc elle m'a acceuilli doit m'ôter tout espoir.... ah! vengeance. Oui, j'ai déja préparé les moyens d'en tirer une éclatante de toi.... ce mari que tu crois si fortement épris est facile à abuser. Je me servirai de ce coté foible de son caractère pour t'arracher un cœur donc tu fais trophée et par qui tu m'insultes et me braves. Ce n'est pas tout, j'ai des moyens puissants de perdre ton époux ; les occasions naitront une fois, je les saisirai. Si je ne puis te soumettre, je t'humilierai du moins... l'amour et la haine déchirent à l'envi mon ame. Cet état trop violent ne peut subsister. Emilie, tu me forces à concentrer le tourment de l'amour, mais la haine sera satisfaite. Je te fuirai, je ne m'exposerai plus à tes dédains, mais je te ferai repentir de m'avoir mis au désespoir. Tu sauras de quoi je suis capable. Voici le ministre, achevons de nous rendre maître de son opinion déja prévenue contre Morland, et préparons les moyens de perdre mon ennemi.



SCENE II.

LE MINISTRE, ALBRAND.

LE MINISTRE.

Ah! vous voilà, conseiller. Eh bien, avez-vous vu le syndic? aurai-je bientôt les éclaircissements relatifs au nouvel impôt ?

ALBRAND.

Morland les promet à votre excellence aujourd'hui.

LE MINISTRE.

Il a mis bien du temsà parcourir de vieux parchemins pour finir peut-être par embrouiller l'affaire au lieu de la rendre plus claire.

ALBRAND.

Il prend fort à cœur les intérêts de la bourgeoisie.

LE MINISTRE.

Il m'est revenu qu'il y avoit de l'agitation parmi elle.

ALBRAND.

Ce n'est pas sans fondement qu'on a fait ce rapport à votre Excellence.

LE MINISTRE.

Est-ce que Morland la soulève ?

ALBRAND.

Je ne l'en accuserai pas précisément, mais peut-être y a-t-il eu de l'imprudence à lui confier le poste qu'il occupe.

LE MINISTRE.

Cet homme me déplait ; sa présence me gêne. Albrand! vous le connoissez,

connoissez, mais je n'imagine pas que votre liaison avec lui puisse vous faire oublier ce que vous devez à des intérêts plus sacrés. Parlez-moi franchement sur son compte. Que pensez-vous de lui?

ALBRAND.

Je ne puis le cacher à votre excellence. Je lui ai toujours connu une tête ardente, des principes exagérés très-différents des miens et qui ont insensiblement refroidi l'amitié qui nous unissoit autrefois. Des égards d'usages m'attachent présentement à Morland plus que mon inclination.

LE MINISTRE.

Je suis enchanté de cette disposition de votre âme. Il vous sera moins pénible de m'aider à surveiller un homme dont il m'importe de connoître les sentiments cachés. Puis-je compter sur votre zèle et vos soins?

ALBRAND.

Votre excellence n'a pas lieu d'en douter. Je crois avoir donné maintes preuves de mon attachement à l'état, et quand il y va de son bonheur et de la gloire du prince, mon dévouement est sans bornes.

GEORGES (*annonçant.*)

Monsieur le syndic Morland.

LE MINISTRE.

Qu'il entre!

SCENE III.

MORLAND, LE MINISTRE, ALBRAND.

LE MINISTRE.

M'apportez-vous quelque chose de satisfaisant, monsieur le syndic?

MORLAND.

Je serois enchanté que votre excellence regardât comme tel ces représentations respectueuses.

LE MINISTRE.

Des représentations!... je ne vous demandois que d'anciennes formules pour en revêtir le nouvel edit.

MORLAND.

Mais ce sont de ces formules même bien interprêtées que naissent des représentations.

LE MINISTRE.

Voyons donc?

MORLAND, (*lui présentant un cahier assez volumineux.*)

J'ai tâché de rédiger cela avec toute la brieveté possible.

LE MINISTRE.

Je crois que vous plaisantez Imaginez-vous que le prince lira cet *in-folio?*

MORLAND.

Je n'en doute pas, et je me fonde sur son équité.

LE MINISTRE.

Mais il est permis à l'équité même de redouter l'ennui.

MORLAND.

S'il achette au prix de quelques heures d'ennui le bonheur de son peuple, j'ai la conviction qu'il s'applaudira de son marché.

LE MINISTRE.

J'aurois du moins desiré que vous en fissiez un extrait.

MORLAND.

Le résultat est la supplication respectueuse de la bourgeoisie que le prince daigne lui épargner l'impôt.

LE MINISTRE.

Ah ! nous y voilà; — et la raison, s'il vous plaît?

MORLAND.

L'impuissance d'y satisfaire. Votre excellence n'ignore pas combien les ressources de cette ville sont médiocres. Les charges n'en sont pas moins excessives. Encore une légère pression et nous tombons d'épuisement.

LE MINISTRE.

Les besoins de l'état n'exigent-ils pas quelques sacrifices?

MORLAND.

Cela est hors de doute. Mais la bourgeoisie qui voit avec la plus vive reconnoissance que la sagesse de celui qui nous gouverne nous a maintenu dans une paix profonde au milieu des convulsions de l'Europe, a lieu de penser que l'état ne doit pas se trouver dans un besoin très pressant.

LE MINISTRE.

Il y a des choses, Monsieur, qui ne peuvent être jugées que dans le secret du cabinet, et par mille raisons qu'il est inutile que je détaille, l'ordre du prince est irrévocable.

MORLAND.

Dans ce cas, j'ai fait mon devoir.

LE MINISTRE.

Moins de ce devoir prétendu, je vous prie, et plus d'attachement pour la personne du prince.

MORLAND.

En pensant au bien des enfants, je montre mon amour pour le père.

LE MINISTRE.

Voilà de beaux sentimens. Mais je vous avertis, monsieur, que la tranquillité publique étant le premier des besoins d'un etat, l'éloignement des têtes ardentes qui pourroient la troubler, seroit une mesure rigoureuse, mais exigée par la justice. (*il sort*)

SCENE IV.

MORLAND, ALBRAND.

MORLAND.

Devois-je m'attendre à cette conclusion!

ALBRAND.

Oui, si vous aviez plus d'expérience des lieux où nous sommes. Tel est, mon cher Morland, l'esprit des cours; tout s'y compose sur le modèle du prince.

MORLAND.

Albrand! vous mettez dans vos idées une persévérance qui m'outrage. Qu'y a-t-il donc de commun entre le prince et moi?

ALBRAND.

A Dieu ne plaise que je veuille porter la douleur dans votre âme! mais vous avez l'air de vous plaindre de la défaveur où vous êtes à la cour, et je vous en dis le motif.

MORLAND.

Quoi! vous vous obstinez à vouloir me persuader que l'ancienne inclination du prince pour ma femme, (inclination probablement supposée) influe sur la conduite des courtisans et du ministre même à mon égard?

ALBRAND.

Je ne veux rien, je n'affirme rien. Je vous parle avec la franchise habituelle de mon caractère, et je suis simplement l'écho des bruits publics.

MORLAND.

Comment? des bruits publics?

ALBRAND.

Autre étonnement que je ne conçois pas. Vous sentez que personne n'est venu me faire, à moi votre ami connu, des confidences sur l'amour du prince pour votre femme, et encore moins sur le retour qu'elle a pu lui accorder. Ce que j'en sais ne peut donc m'être revenu que par la voix publique. Jamais il ne me seroit tombé dans la pensée de vous parler de cette circonstance si les relations que votre place vous donne aujourd'hui avec la cour ne m'avoit paru exiger que vous connussiez parfaitement votre état vis-à-vis d'elle;

je n'oublie jamais les devoirs de l'amitié au risque même de déplaire à mes amis.

MORLAND.

C'est au nom de ces devoirs que je vous somme de satisfaire ma juste curiosité. Nulle retenue désormais ne vous est permise, et je dois savoir tout ce que vous savez vous-même.

ALBRAND.

Pourquoi solliciter une lumiere qui peut vous blesser ?

MORLAND.

Albrand ! voulez-vous me forcer à suspecter vos sentimens ?

ALBRAND.

Vous ne me laissez aucun réfuge — Eh bien ! — on dit que le prince toujours epris d'Emilie lui a fait récemment encore des offres éblouissantes si elle vouloit répondre à son amour.

MORLAND.

Et la réponse d'Emilie ?.....

ALBRAND.

A été telle sans doute qu'on devoit l'attendre de sa délicatesse et de son désintéressement.

MORLAND.

Mais encore ?.....

ALBRAND.

Mais on assure (pardonnez-moi de m'exprimer avec une franchise que vous exigez) on assure qu'elle n'a jamais été insensible aux attentions du prince.

MORLAND.

On a ce soupçon sur Emilie ?

ALBRAND.

Vous sentez que vos amis combattent avec force une opinion...

MORLAND.

Elle m'en auroit imposé d'une maniere aussi coupable !

AL RAND.

Elle a penséque n'étant pas de cette ville, vous ignoreriez à jamais cette intrigue; —voilà sans doute la cause du mystère qu'elle vous en a fait. Son cœur peut, en dépit d'elle, renfermer encore quelques étincelles d'un feu étranger, mais l'attachement qu'elle vous porte les étouffera bientôt.

MORLAND.

Quelle transition subite de la plus parfaite félicité au bord de l'abîme du malheur ! — que vous me faites de mal !

ALBRAND.

Morland, calmez vous ! dédaignez les erreurs du passé.

MORLAND.

Emilie m'auroit trompé !

ALBRAND.

Alors elle n'étoit pas à vous.

MORLAND.

Elle en aimeroit encore un autre.

ALBRAND.

On le suppose parce qu'elle a paru l'aimer autre fois.....

MORLAND.

Allons, mon parti est pris; je veux m'ouvrir à elle. Je veux savoir la vérité de sa bouche.

ALBRAND.

Gardez-vous-en bien. Il est nécessaire que vous dissimuliez. Sans rien préjuger sur la vérité ou la fausseté des bruits qui courent, je ne m'adresserois pas pour m'éclaircir à celle qui, peut-être, est coupable, et.....

MORLAND.

Vous admettriez cette possibilité ?

ALBRAND.

Mais....

MORLAND.

Eh bien ?

ALBRAND.

J'ai recueilli là-dessus les témoignages de gens probes et respectables.....

MORLAND.

Qu'allez-vous me dire ?

ALBRAND.

Il ne m'est pas démontré qu'Emilie soit parfaitement innocente.

MORLAND.

Dieux !

ALBRAND.

Excusez ma franchise, je vous fais un mal que vous ne deviez pas attendre de moi: rappellez toute la force de votre âme.

MORLAND.

Oui, je la rappelle; mais pour maudire l'instant qui m'amena dans ce sejour de corruption. Il est donc vrai qu'il n'y a plus de vertu sur la terre. Il est avéré que le cœur le plus pur a dû céder aux séductions qui l'environnoient. Cour détestable et digne de mépris, je romps désormais toute relation avec toi. Tu es l'asyle du crime, tu dois être l'horreur de l'honnête homme! (*il sort précipitamment*)

SCENE V.

LE MINISTRE, ALBRAND.

LE MINISTRE (*sortant subitement de son cabinet.*)

J'entends parler bien haut chez moi ! d'où cela provient-il ? aviez-vous ensemble quelqu'altercation ?

ALBRAND. (*à part.*)

Je n'ai pas manqué mon coup. (*haut.*) Votre excellence paroit avoir de l'humeur, et je craindrois de l'augmenter.

LE MINISTRE.

Je ne tolère pas qu'on élude une réponse à mes questions. Est-ce un ménagement pour Morland qui vous rend si discret ?

ALBRAND.

Votre excellence connoit mon dévouement.

LE MINISTRE.

Dans ce cas, satisfaites à ma demande.

ALBRAND.

Nous parlions des représentations que votre excellence n'a pas jugé devoir accueillir. Morland s'est répandu en propos contre la cour, et il est allé jusqu'à l'emportement.

LE MINISTRE.

C'en est trop ! Il faut prendre un parti sur cet homme.

ALBRAND.

Daignez encore attendre.......

LE MINISTRE.

Pourquoi ? Prétendez-vous que je lui donne le tems d'exécuter les projets qu'il pourroit concevoir contre l'autorité du prince. La bourgeoisie s'assemble en ce moment. Le syndic va s'y rendre ; j'attends l'issue de cette délibération. Si elle n'est pas conforme aux vœux du prince, je ne m'en prendrai qu'à celui qui décide les esprits par l'influence de sa place. Quant à vous, j'espère que vous rejetterez toute vaine considération, et que vous ne me forcerez pas à vous retirer ma confiance. (*il rentre dans son cabinet.*)

ALBRAND. (*seul.*)

Non, je la mériterai! vous ne vous adressez pas mal ; et je commence à entrevoir la possibilité d'exécuter mon projet. Morland lui-même aujourd'hui m'a supérieurement préparé les moyens de le perdre. Il me seroit facile de profiter de la colère du ministre pour faire destituer mon ennemi, mais il fuiroit avec Emilie, qu'y gagnerois-je ? c'est son éloignement à lui seul qu'il me faut. Par là

j'assure mon triomphe ou du moins je me venge de la prude..... mais il est du plus haut intérêt pour moi de lui enlever la minute de cet ouvrage sur l'administration qu'il a fait à ma demande, et que le ministre admire comme ma production Il ne faut pas qu'aucun témoin dépose contre moi. Cela fait, j'imaginerai les moyens d'exciter de la rumeur dans la bourgeoisie, le tort en sera mis naturellement sur le compte du syndic, et de suite......

SCENE VI.

PILZ, ALBRAND.

PILZ. (*depuis la porte.*)

St, St, Monsieur le conseiller!

ALBRAND.

Ha! ha! Pilz, qu'apportes-tu?

PILZ.

Sommes-nous seuls?

ALBRAND.

Oui.

PILZ.

J'ai fait une découverte.

ALBRAND.

Quelle est-elle? parle.

PILZ.

Cette nuit en parcourant les rues suivant mon devoir, j'ai apperçu une femme qui traversoit légèrement la place du château, elle étoit seule et vêtue très-décemment. Elle a regardé plusieurs fois autour d'elle avec inquiétude, elle a toussé trois fois; un instant après la porte du N° 312 s'est ouverte, et la dame inconnue s'est glissée dans la maison. Piqué par la curiosité je me suis promené sur la place plus d'une heure, le tems commençoit à me paroître long, lorsqu'enfin la porte s'est r'ouverte, et j'ai vu la même femme prendre congé d'un monsieur en promettant de revenir ce soir. Elle est partie là-dessus d'un pas leste, et moi je me suis glissé doucement par derriere et l'ai suivie jusques chez elle. Qui croiriez-vous bien que c'étoit?

ALBRAND.

Mais quelque nymphe complaisante.

PILZ.

Madame Morland!

ALBRAND.

Tu es fou.

PILZ.

Rien moins que cela: elle est rentrée par la porte de son jardin, et l'obscurité l'ayant empêchée de trouvez tout de suite la serrure, elle a détourné son voile, j'ai saisi ce moment pour la considérer à la clarté de ma lanterne, et je l'ai vue très-distinctement.

ALBRAND.

Chez qui a-t-elle été?

PILZ.

D'après les informations que j'ai prises, la maison appartient à une vieille femme qui vit seule. Dans la mansarde demeure un certain capitaine Ellfeld et sa femme; c'est là que j'ai vu de la lumière; c'est ce capitaine qui lui a ouvert la porte et qui l'a accompagnée en entrant et en sortant.

ALBRAND.

Cela est impossible.

PILZ.

Il n'y a pas d'autre homme dans la maison.

ALBRAND.

Connois-tu ce personnage?

PILZ.

Non, mais je sais qu'il est dans la misère.

ALBRAND.

Mais es-tu bien sûr de ton fait?

PILZ.

Je me livre à tout ce que vous voudrez faire de moi, si Madame Morland n'a pas été voir la nuit dernière le capitaine Ellfeld.

ALBRAND.

Encore une fois, qu'alloit-elle faire là?

PILZ.

Quelque mission de la part de son mari.

ALBRAND.

Comment?

PILZ.

Eh! oui; qui connoit les menées de cet homme? Madame Morland va peut-être porter au capitaine quelques papiers concernant les affaires, ou les projets de la bourgeoisie. Celui-ci les remet en d'autres mains qui lui sont indiquées. Toute cette intrigue conduite par une femme et un vieux militaire retiré ne laisse aucune trace, et voilà comme tout va de travers dans le monde... du moins ce ne sera pas ma faute, il y a assez long-tems que j'avertis.

ALBRAND. (*à part.*)

Je ne vois aucune probabilité dans ce qu'il imagine là, mais du

du moins l'apparence peut suffire à mes projets. (*haut.*) Si je croyois ce que tu conjectures....

PILZ.

Et moi si je pouvois prendre le syndic sur le fait, quel plaisir! comme je me vengerois de lui! parce que j'ai montré quelquefois du zèle dans mon état, ne s'avise-t-il pas de me traiter de coquin? sans lui ma fortune seroit faite aujourd'hui, je serois huissier de l'hôtel de ville.

ALBRAND.

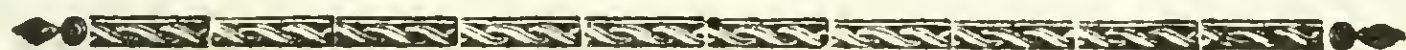
Je te ferai dédommager, Pilz! continue de bien remplir ton devoir; tu dis que ce soir, Madame Morland doit revenir chez ce capitaine?

PILZ.

Ce soir.

ALBRAND. (*à part.*)

Quel évènement singulier! j'entrevois le moyen d'en tirer parti. (*haut.*) Écoute, Pilz, tu m'attendras ici. Je vais trouver le ministre et lui faire part de ta découverte. J'aurai sûrement des ordres importants à te donner pour ce soir, de leur pleine et habile exécution dépendra ta fortune. (*il entre dans la chambre du Ministre.*)



SCENE VII.

PILZ. (*seul.*)

S'il est ainsi, je puis la regarder comme faite. Du moment que mon intelligence et mon activité doivent en decider, je ne suis pas homme, Dieu merci, à manquer mon coup. Mais, je ne sais ce que monsieur le conseiller a en tête Il a eu l'air de saisir avec avidité mes conjectures, et en bonne foi je les lui ai données sans y trop croire moi même. Au reste, cela ne me regarde pas. Juste ou non, je ferai ce que l'on m'ordonnera. Et puis souvent les apparences sont trompeuses, j'ai peut-être raison sur le compte de Morland sans m'en douter; je ne suis pas le seul qui fasse des rapports à monsieur le conseiller. Il est instruit de bien des choses que j'ignore; il peut faire des rapprochements dont je n'ai pas même l'idée, et c'est lui qui est un homme pour les combinaisons. Ah! ah! comme il vous conduit une intrigue; comme il pénètre les secrets, comme il lit dans les pensées; comme il a l'art de tout recueillir; comme il est actif pour profiter de ce qu'il découvre et comme il paie, sur tout.... Oh, ma foi! c'est un brave homme je lui suis entièrement dévoué et dès l'instant qu'il se charge de mon sort, cela me tranquillise. Mais il revient....

SCENE VIII.

ALBRAND, PILZ.

ALBRAND.

Le ministre a jugé à propos de prendre de sévères précautions. Il a reçu de plusieurs côtés des avis qui les rendent urgentes et voilà ses ordres dont il m'a fait dépositaire. Pilz ! tu choisiras parmi tes plus affidés quelques hommes avec lesquels tu viendras te poster à minuit autour de la maison où demeure le capitaine Ellfeld. Le premier homme que tu y verras entrer, tu te saisiras de lui et tu le conduiras dans un lieu sûr que tu auras fait préparer d'avance. Va t'occuper de ces dispositions préalables, et reviens me trouver pour recevoir d'autres instructions. Va ! sois prompt, discret et exact, tiens la promesse que tu m'as faite et sois certain que de mon côté je serai fidèle à la mienne.

PILZ.

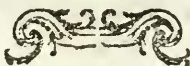
Je vole, monsieur le conseiller; vous pouvez compter sur moi. Les coups de vigueur sont ceux que j'aime, & vous me verrez à la besogne. (*il sort.*)

SCENE IX.

ALBRAND. (*seul.*)

Enfin j'ai réussi. L'ordre qu'il m'importait tant d'obtenir, je l'ai. La ruine de mon ennemi est certaine : il ne faut plus que le déterminer à la démarche qui doit amener la catastrophe, mais je le connais, il s'y decidera. Je vais le trouver de ce pas, je vais lui peindre les sorties nocturnes de sa femme comme des rendez-vous avec le prince. Il n'est pas homme à manquer cette occasion de donner de nouvelles preuves de l'impétuosité de son caractère. Je l'entraînerai ce soir à être témoin du fait. S'il voit sa femme entrer chez le capiatine, il s'y précipitera & c'est où je l'attends. Je jouis d'avance de mon triomphe; il me sera facile alors de le porter à quelque démarche outrageante à l'égard de sa femme. Fière Emilie, ton tour viendra enfin de plier et de connoître un joug. Je veux te voir à mes pieds, puisque tu n'as pu me souffrir aux tiens.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de Morland.



SCENE PREMIERE.

EMILIE, JENNY.

EMILIE.

Non, ma chère Jenny, quoiqu'il puisse en arriver, je me sens trop attachée au sort de ces malheureux ; je ne puis les abandonner

JENNY.

Mais, ma sœur, je suis loin de te proposer de renoncer à un acte de bienfaisance qui t'honore et te satisfait. Cependant, considère les dangers auxquels tu t'exposes en allant seule, la nuit, dans une maison ignorée, qui pourait être l'asyle du vice aussi bien que celui de la vertu. Si l'on découvrait cette démarche sans en pénetrer le motif; si tu étais suivie, reconnue....

EMILIE.

Eh ! que risquerai-je ? ma réputation est-elle si mal établie que je ne sois au-dessus des soupçons infâmes que tu parais redouter pour moi ? je ne puis admettre cette considération comme un motif suffisant pour renoncer à aller moi-même ranimer des infortunés qui ont si besoin de mes consolations. Voudrais-tu que j'ajoutasse à leurs extrêmes malheurs celui de se voir abandonnés du seul être qui les soutient ? exigerais-tu que je me privasse du doux plaisir d'essuyer leurs larmes. Non, tu ne parles pas suivant ton cœur, et si tu avais vu comme moi ce ménage intéressant, tu soumettrais bientôt les vains ménagemens qu'exige l'étiquette au bonheur de lui être utile.

JENNY.

Ah ! tu n'as pas de peine à me persuader. Mais pourquoi crains-tu tant de dévoiler le mystère qui enveloppe ce couple intéressant ; étayés de la considération dont tu jouis, ces dignes gens ne pourraient-ils pas reparaître dans le monde et se présenter à leur famille sous tes auspices ? ils seraient accueillis sans doute, et tu ne serais plus exposée par tes sorties pendant la nuit à des accidents qui peuvent troubler ta tranquillité.

EMILIE.

Tu viens de me tracer le plan que je me propose d'exécuter depuis long-tems ; mais les préjugés et les préventions des hommes demandent d'être ménagés. Il serait imprudent de présenter sans prépa-

ration à ses parens, une femme qu'ils se sont accordés à proscrire. D'ailleurs, sa maladie a dérangé mes projets ; en attendant sa parfaite guérison, je ne puis pas trahir son secret en la voyant publiquement, et j'espère que le ciel, protecteur de l'innocence, favorisera mes courses nocturnes. J'avoue que la pureté de l'intention qui m'anime me donne une pleine sécurité.

JENNY.

Tu n'as point mis ton mari dans ta confidence ?

EMILIE.

Il n'est instruit de rien. Morland qui n'a entendu parler des Elfelds qu'à nos parents n'est pas lui-même sans prévention sur leur compte ; mais il en reviendra j'en suis sûre.

JENNY.

Et quand même Morland soupçonnerait que tu lui caches quelque chose, je me porte caution qu'il n'en naîtrait dans son âme aucune inquétude.

EMILIE.

Je vis du moins dans cette confiance et je me repose pleinement sur la délicatesse et la sensibilité de mon mari, de l'opinion qu'il doit avoir sur mon compte. Cependant, je dois te le dire comme à ma plus véritable amie ; je vois depuis quelque tems du changement dans le caractère de Morland, il est par moment triste et rêveur ; la sérénité, cette vertu si intéressante de son âme, semble l'abandonner quelquefois. Ne l'as tu pas remarqué ?

JENNY.

J'ai fait avec peine la même observation, mais j'ai attribué ces variations dans son humeur aux ennuis que lui donnent depuis quelque tems les affaires publiques.

EMILIE.

Oh ! si Morland était capable de prêter l'oreille à la calomnie !...

JENNY.

Quelle étrange inquiétude vient te troubler tout-à-coup ?

EMILIE.

Je ne douterai jamais de la tendresse de mon mari, mais tu connais la confiance et la facilité de son caractère ; je crains Albrand, je tremble que cet homme astucieux dont j'ai rebuté l'hommage et à qui j'ai fait perdre tout espoir pour un amour qui m'offençait, ne cherche dans sa vengeance qu'à indisposer mon mari contre moi.

JENNY.

Quels moyens aurait-il pour y réussir ?

EMILIE.

Tous ceux de la malignité ne sont-ils pas à sa disposition ? je t'ai confié les persécutions que j'avais essuyées jadis de la part du prince ; tu n'ignores pas que c'est pour m'y soustraire et pour échapper à

l'empire d'une tante méprisable dont l'ambition m'aurait volontiers prostituée que j'ai accepté avec empressement la main de Morland. Mon cœur a complettement ratifié depuis le choix de ma raison ; je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Mais combien la méchanceté d'un homme perfide et vindicatif ne peut-elle pas tirer parti pour troubler mon bonheur, des bruits qui ont couru dans le public sur mon compte ?

JENNY.

Je t'avouerai que j'ai laissé entrevoir à mon frère mes soupçons sur Albrand; mais il les a rejettés. Si cependant tu lui devoilais toi même l'audace et l'effronterie de celui qu'il croit son ami, vous lui fermeriez de concert l'entrée de votre maison.

EMILIE.

Et ce serait m'exposer à de nouveaux dangers ! cet homme, qu'aucun principe ne retient, serait capable de tout dans sa fureur. Il a du crédit, de l'influence ; non seulement par ses relations avec les gens en place, mais plus encore par l'effroi que son esprit méchant inspire dans la société. Que n'aurai-je pas à redouter de lui pour ton frere et pour moi si nous étions jamais en rupture ouverte ?

JENNY.

Je n'ai rien à opposer à tes raisons. Mais je ne puis m'empêcher d'être effrayée des malheurs involontaires auquel l'état de femme nous expose. Et tu me fais la guerre sur mon attachement à mon indépendance ! Considere cependant quel exemple tu m'offres. Toi, remplie de vertus et de qualités aimables, adorée d'un mari qui connoit tout ce que tu vaux et qui est lui-même le meilleur des hommes ; je te vois en proie à mille inquiétudes qui ne naissent que des convenances et de ta position dans la société. Tu crains qu'on t'aliène le cœur de l'homme duquel dépend ton bonheur et tu es forcée de ménager celui qui te fait appréhender ce trait perfide. Non ma sœur, malgré ton éloquence je ne me laisserai pas entraîner et je compte rester encore long tems fille.

EMILIE.

Tu vas me trouver bien singulière, mais je ne renoncerois certainement pas aux peines qu'entraîne avec lui le lien qui m'engage, pour tous les charmes prétendus de ta liberté.

JENNY.

Cela m'étonne, en effet.

EMILIE.

Tu en viendras à penser comme moi.

JENNY.

J'en doute.

EMILIE.

Il ne faut jurer de rien. Les pièges sont tendus autour de toi,

& tu es peut-être plus près d'y tomber que tu ne penses.

JENNY.

Que veux-tu dire ?

EMILIE.

Tu ne m'entends pas! franchement, n'as-tu pas remarqué ta nouvelle conquête?

JENNY.

Non, en vérité.

EMILIE.

Ne dissimule pas. Ces choses-là n'échappent guères aux femmes.

JENNY.

Tu veux parler de ce jeune Anglois, secrétaire de ton mari. Mais pourrois-tu supposer que j'écouterois un homme inconnu sans fortune, qui s'annonce noblement, j'en conviens; mais qui peut n'être qu'un avanturier.

JENNY.

Je ne le crois pas. Il a quelque chose de distingué qui m'étonne. Je ne sais que penser de lui.

JENNY.

Ah! ah! ah! ne vas-tu pas te persuader que c'est quelque prince en *incognito*.

EMILIE.

Mais.....

JENNY.

Allons donc! tu plaisantes. C'est ton mari qui t'a donné cette idée; car il a la plus haute opinion de Smith.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTES, MORLAND.

EMILIE, (*appercevant son mari, court à lui avec empressement, lui prend la main et s'écrie :*)

Ah! mon ami! te voilà, enfin. (*Morland semble indifférent à cette prévenance et dégage doucement sa main de celle d'Emilie.*)

JENNY.

Qu'as-tu donc? tu parois rêveur, inquiet. Pourquoi cet air de tristesse au sein de ta famille, entre tes deux amies?

MORLAND.

Mais, j'ai la tête occupée d'affaires ennuyeuses.

EMILIE.

Il faut qu'elles le soient beaucoup pour altérer le calme habituel de ton âme.

MORLAND, (*appuyant sur ses expressions.*)

Il est vrai que je suis loin de mon état ordinaire.

EMILIE.

Et pourquoi, mon ami; je t'ai vu constamment oublier près de nous les dégoûts que t'ont fait éprouver les affaires publiques Ta femme et ta sœur ont toujours été ta consolation : auroient-elles perdu cette prérogative?

MORLAND.

Il me seroit affreux de le penser.

JENNY.

Mais tu dis cela d'un ton à faire croire que ton esprit s'est quelquefois arrêté sur cette idée. Morland; je ne te reconnois pas. Tu as quelque chose; tu nous caches le fond de ton âme.

EMILIE.

Ah! montre-là toute entière. As-tu jamais éprouvé quelque peine à me l'avoir dévoilée? m'envie-tu le bonheur dont ta loyauté et ta franchise ont été pour moi la source?

MORLAND.

Emilie!.... Ma sœur!.... Vous vous méprenez sur mes vrais sentiments.

JENNY.

Eh bien! éclaire-nous. Parle; explique-toi; pourquoi cette hésitation?

MORLAND, (*à part.*)

Je n'y tiens plus; il faut les éloigner. (*haut*) Ce qui m'occupe n'est pas de nature à vous être dévoilé. Tranquillisez vous, laissez-moi un moment de solitude dont j'ai besoin. Ce soir à souper nous nous reverrons.

EMILIE.

Je respecte ton secret; mais ce goût pour la solitude t'est venu bien subitement. Adieu, souviens-toi de ta promesse pour ce soir.

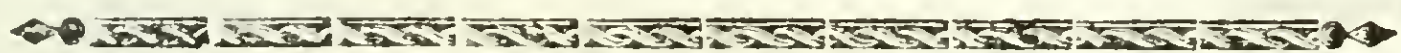
MORLAND.

A dieu.

(*Emilie et Jenny quittent la scène lentement.*)

EMILIE, *bas à sa sœur en s'en allant.*

Ce procédé de sa part n'est pas naturel. Il y a quelque chose d'extraordinaire là-dessous.



SCENE III.

MORLAND (*seul.*)

Qu'il est cruel pour mon cœur d'être obligé d'user de dissimulations à leur égard. O bonheur! m'abandonnerois-tu? douce paix

domestique qui depuis deux ans fait le charme de mon existence fuirois-tu loin de moi?..... Cruel Albrand! Tu as mis un serpent dans mon sein.... mais si tu m'avois trompé.... Si tu avois injustement accuse Emilie.... Oui! tu l'as commis ce crime; un trait de lumière m'éclaire; tu es un traître, un Calomniateur. Emilie est innocente..... mais quels garands certains en ai-je!.. Si elle me trompoit elle même!.... Non, c'est impossible!..... Cependant, quel intérêt Albrand qui m'a donné tant de preuves d'amitié, auroit-il de m'en imposer d'une manière aussi infâme? Ma sœur l'accuse d'être épris d'Emilie. Mais c'est une conjecture de jeune fille qui n'a que l'amour dans la tête. Cet homme est posé, froid, réflechi, sans cesse occupé d'affaires importantes; a-t-il le tems de penser à l'amour? D'ailleurs, Emilie ne m'a jamais rien confié de cette prétendue passion.... O tourment déchirant! Je vois donc des probabilités dans ce que m'a dit Albrand.... Allons! dans cette accablante incertitude dissimulons; cherchons la lumière tout en craignant de la découvrir...... Mais quelqu'un vient, ah! c'est cet anglais que j'ai pris depuis quelque tems pour mon secrétaire; tant mieux, son originalité me distraira peut-être.

SCENE IV.

MORLAND, SMITH.

SMITH.

Voilà la copie que vous m'avez demandée.

MORLAND.

Quelle copie? Ah! oui, je me rapelle. Vous avez travaillé avec célérité. J'ai oublié de vous dire qu'il y a quelque part une citation tirée de Montesquieu qui n'est pas exacte.

SMITH.

Je l'ai trouvée, et elle est corrigée.

MORLAND. (*avec surprise.*)

Vraiment?

SMITH.

J'ai peut-être été trop présomptueux?

MORLAND.

Point du tout. Je vous en remercie. Vous avez donc lu Montesquieu?

SMITH.

C'est mon auteur favori.

MORLAND.

Mais dites-moi, je vous prie, comment il arrive qu'un homme qui possède parfaitement plusieurs langues et un grand nombre d'autres connaissances, travaille comme écrivain.

SMITH

SMITH, (*haussant les épaules*)

Bizarerie du sort.

MORLAND.

Je vous avouerai qu'il m'est venu quelquefois dans l'idée que vous n'étiez pas ce que vous vous dites.

SMITH.

Êtes-vous content de mes services ?

MORLAND.

Parfaitement.

SMITH.

Eh! bien, que vous importe qui je suis ?

MORLAND.

Si c'est une fantaisie de votre part, je ne la troublerai pas. Mais si vous êtes malheureux, votre confiance pourroit vous acquérir un ami.

SMITH.

Je ne suis point malheureux, mais mon bonheur est susceptible d'être accru.

MORLAND.

Y puis-je contribuer ?

SMITH.

Le voulez-vous ?

MORLAND.

Très-volontiers.

SMITH, (*lui tendant la main.*)

Promettez-le. (*Morland lui touche dans la main.*) Me trouvez-vous à votre convenance ?

MORLAND.

Si vous êtes toujours tel que je vous ai vu depuis trois mois....

SMITH.

Toujours le même.

MORLAND.

Dans ce cas je vous regarde comme un homme probe et à talents.

SMITH.

J'ai moi même la conscience de ma probité.

MORLAND.

Vous en pensez autant de moi ?

SMITH.

N'en doutez point.

MORLAND.

Soyez donc sincère, ouvrez-vous à moi.

SMITH.

Soit. J'aime votre sœur.

MORLAND.

Vraiment ! je ne m'attendois pas à cette confidence.

SMITH.

Ce sentiment vous déplait-il ?

MORLAND.

En aucune manière. Mais....

SMITH.

Cela doit rester entre nous

MORLAND.

Comptez là-dessus. Mais ne puis-je savoir quelqu'autre circonstance ?

SMITH.

Je suis riche.

MORLAND.

C'est quelque chose.

SMITH.

C'est peu. Je suis d'une naissance illustre et je ne m'en prévaut guères.

MORLAND.

Vous ne m'en imposez point ?

SMITH.

M'en supposez-vous capable ?

MORLAND.

Votre vrai nom ?

SMITH.

Kempten.

MORLAND.

Et la cause de cet incognito singulier ?

SMITH.

Votre sœur..... Je vois que votre surprise redouble et je crois en effet que vous auriez de la peine à dechiffrer ai-ément cette énigme. Pour cette fois, je dois parler plus que je n'en ai l'habitude. Dans ma jeunesse j'etois co rtisan, mais la cour n'était pas mon élément : je formai mon ame à l'école de la philosophie et je devins un homme. Je résolus de voyager pour me perfectionner par les lumières de l'experience. Diverses circonstances me conduisirent en Afrique. Je parcourus la moitié de cette partie du monde en mettant tous mes soins à etudier l'homme. Je cherchai sur-tout les sources du mal et du bien dans son cœur ; celles du bonheur dans sa carriere terrestre & du repos après sa mort. Mon succès ne fut pas complet : mais je me convainquis que sous le palmier du nègre comme sous le chêne du germain la felicité domestique peut seule donner le contentement de la vie.

MORLAND. (*riant.*)

Aviez-vous besoin pour savoir cela d'aller en Afrique ?

SMITH.

L'homme dans l'inquiétude qui l'agite, ne va-t-il pas chercher très-loin ce qu'il a sous sa main.

MORLAND.

Vous avez amassé un trésor dans vos voyages. Il est tems d'en jouir.

SMITH.

C'est aussi mon desir, il y a long-tems que je le nourris, peut-être bientôt le verrai-je satisfait. Il y a quatre ans que je cherche une femme.

MORLAND.

Vous avez mis de la négligence dans cette recherche, car il y a plus de femmes faites pour nous rendre heureux, qu'on ne le pense communément.

SMITH.

Cela est possible. Mais j'ai trop courru le monde pour n'ère pas méfiant. Et c'est le mauvais côté de l'experience. Il en est de cela comme d'un tableau dont l'ensemble ravit le vulgaire, tandis que le connoisseur est péniblement affecté d'un défaut que lui seul appeerçoit. Croyez-moi, mon ami, c'est une observation triste, mais vraie, notre aptitude aux plaisirs de la vie s'évapore comme une goute de rosée sur une fleur.

MORLAND.

Tâchez donc de l'aspirer avant qu'elle ne s'exhale entièrement.

SMITH.

C'est où tendent mes efforts. Mon pélerinage est fini ; je touche au but. Jenny est la femme qu'il me faut. Sa figure est belle, son ame est plus belle encore. Elle a l'esprit cultivé, mais son cœur est la simple nature. Elle est spirituelle sans le vouloir. Par dessus toutes choses, elle est d'une humeur égale ; et l'on ne calcule pas assez le bonheur intérieur qui résulte de cette seule vertu dans les femmes.

MORLAND.

Comment apprites-vous donc à connoître ce phœnix ?

SMITH.

Au spectacle.

MORLAND.

Au spectacle ? je ne vous ai jamais vu dans notre loge.

SMITH.

Non, j'étois au parterre.

MORLAND.

Ainsi, c'est une connoisance de lorgnette.

SMITH.

Oui et non. C'est une bonne chose qu'une lorgnette quand on s'en sert autant par les yeux de l'ame que par ceux du corps. Si la spectatrice s'amuse à minauder pendant que le misantrope et le métromane développent sur la scène les nuances admirables de leur caractère, je connois son esprit. Si elle contemple d'un œil sec les palpitations de Chimène, les emportements de Clitemnestre, les angoisses de Mérope, je connois son cœur.

MORLAND.

Et apparemment que Jenny a eu le bonheur.....

SMITH.

Apparemment? Jenny fut toujous Jenny. Jamais elle ne venait au spectacle pour être vue. Elle s'enfonçoit dans un coin de la loge et étoit toute oreille; je l'observai pendant un mois et je remarquai en elle tous les caractères d'une sensibilité vraie, d'un jugement sain et d'un goût exquis; alors je résolus de faire sa connaissance. Mais où? comment? Devois-je quitter l'incognito qui m'a valu si souvent de lire à découvert dans le cœur humain? devois-je éblouir mon épouse future par mon rang et mes richesses? Non certes. Si le pauvre Smith ne parvenoit pas à lui plaire, le riche lord Kempten ne devoit pas desirer d'avoir plus de succès. J'appris dans ce tems que vous aviez besoin d'un écrivain, je me presentai, cela me réussit. Sous ce travertissement j'epie depuis deux mois chaque pensée, chaque mouvement de votre sœur. Je la vois dans le sein de sa famille où l'on jette loin de soi tout voile importun; et plus je la connois, plus je l'apprécie; le role de ma raison est fini; elle m'a permis de laisser parler mon cœur.

MORLAND.

Et ma sœur est-elle instruite ?....

SMITH.

M'en préserve le ciel! Vous êtes son frere, vous êtes un homme sage, vous lui servez ici de pere. N'avez-vous rien qui s'oppose à mes vœux?

MORLAND.

Milord! comment pourrois-je?....

SMITH.

Trêves de titre! Que m'est-il échappé qui ait eu l'air de rappeller ma naissance?... j'ai appris à vous connoître aussi, vous. Je prostitue aussi peu mon amitié que mon amour. Voulez-vous que nous soyons amis?

MORLAND.

De tout mon cœur (*Ils se touchent dans la main.*)

SMITH.

Nous reprendrons notre conversation. Soyez discret, je vous prie.

MORLAND.

Mais je ne peux plus vous traiter comme mon secrétaire.

SMITH.

Ah ! j'exige que vous ne changiez rien à votre conduite.

MORLAND.

Je crains de laisser voir de l'embarras. Quand voulez-vous vous découvrir ?

SMITH.

Quand l'ocasion me sera favorable et que le courage ne me manquera pas. — Avez-vous des affaires ?

MORLAND.

Mais, oui, j'ai quelques occupations......

SMITH.

Alors je remets à demain à vous donner la preuve de mon état et de ma fortune.

MORLAND.

Je m'en rapporte à vous.

SMITH.

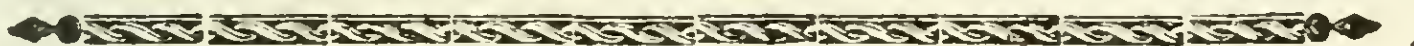
C'est ce qu'il ne faut pas faire : je pourrias être un avanturier; il ne faut se fier à personne. (*il sort.*)



SCENE V.

MORLAND. (*seul.*)

A personne ! Ah ! je commence à sentir que cette maxime n'est que trop vraie ! Combien une pareille méfiance était autrefois éloignée de moi. J'aurais dit, j'aurais soutenu qu'il valait mieux être trompé que soupçonneux. Fatale expérience ! n'éclaires-tu l'homme que pour lui apprendre que le bonheur n'est qu'une chimère!



SCENE VI.

MORLAND, ALBRAND.

MORLAND.

Ah ! vous voilà, Albrand, pourquoi cet air d'effroi ?

ALBRAND.

Puis-je vous parler sans témoin ?

MORLAND.

Oui, mais qu'avez-vous ? vous paraissez bien ému?

ALBRAND.

C'est que je le suis en effet.

MORLAND.

Serait-ce pour moi le pronostic de nouveaux tourmens?

ALBRAND.

Hélas!

MORLAND

Parlez!

ALBRAND.

J'éprouve que l'amitié a quelquefois des devoirs bien durs à remplir.

MORLAND.

Dire la vérité, est le premier de tous, et le plus sacré.

ALBRAND.

Tâchez de vous contenir & de m'écouter. Il m'est revenu de bonne part, qu'Emilie qui n'a jamais cessé d'aimer le prince, vaincue par les sollicitations de son amant, & par son propre penchant, a enfin consenti à ce qu'on vous éloignât; esperant que son titre de femme lui donnerait la liberté qu'elle n'avait pas auparavant pour recevoir les assiduités du prince. On est convenu de profiter de votre résistance relativement au nouvel impôt demandé, pour avoir un prétexte de vous bannir. Comme on vous connait vif & inflexible, on veut vous irriter par des contradictions & des mepris, & voilà la cause des desagrémens que vous éprouvez depuis quelque tems à la cour. Voyez maintenant s'il était de mon devoir de vous prévenir sur un complot qui tend à votre ruine.

MORLAND.

Albrand, je reconnais cette nouvelle preuve de votre amitié. Mais, parce qu'il serait vrai que la corruption même a tissu pour me perdre la trame la plus perfide, la complicité d'Emilie serait-elle démontrée pour cela? Croyez, Albrand, qu'on l'a calomniée. Emilie est incapable du crime dont on l'accuse.

ALBRAND.

Je le desirerais..... je voudrais au prix de mon sang que son innocence ne fut point suspecte..... mais ce n'est pas le moment de rien déguiser; je ne le puis, dussé-je vous accabler! Emilie a des rendez-vous nocturnes avec le prince.

MORLAND (*le saisissant par le bras.*)

Qu'osez-vous dire?

ALBRAND.

Elle quitte la nuit votre maison et se rend chez une femme qui lui est affidée.

MORLAND. (*le regardant avec fureur.*)

Malheureux! te joues-tu ici de ma crédulité?

ALBRAND.

Vous êtes dans un état où l'on pardonne tout à son ami : mais en croirez-vous vos yeux ?

MORLAND.

Oui, je te somme de me convaincre par mes yeux ; sinon, je te regarde comme le dernier des hommes.

ALBRAND.

J'y consens. Dans deux heures nous nous rendrons au lieu qui m'a éte indiqué, & vous verrez là si c'est moi qui doit vous être suspect.

MORLAND.

Dans deux heures ! quelle cruelle attente !

ALBRAND.

Soyez maître de vous jusques-là. Les instants qu'on néglige ne reviennent plus. En attendant, ne vous ouvrez point à votre femme : les dissimulations ne chasseraient pas l'inquiétude de votre âme, & vous passeriez la vie la plus lamentable à côté d'une épouse dont vous desireriez l'innocence & que vous seriez forcé cependant de soupçonner criminelle.

MORLAND.

Je saurai me contenir.

ALBRAND.

Vous ferez bien de ne pas la revoir ce soir. Si elle conçoit quelque méfiance, elle n'exécutera pas son projet.

MORLAND.

On vous a trompé sur son compte.

ALBRAND.

Vous verrez.

MORLAND.

J'abhorre les calomniateurs.

ALBRAND.

Il n'y en a point ici.

MORLAND.

Nommez-moi donc les êtres envieux & méprisables qui osent la noircir ?

ALBRAND.

On vient ! Au nom du ciel ne vous trahissez pas.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS ; EMILIE.

EMILIE.

Mon ami ! nous t'avons si peu vu, aujourd'hui, que j'espère

que tu nous donneras la soirée. Tes affaires ne sont-elles donc pas finies ? Monsieur le conseiller pourrait-il vous convenir de souper avec nous ?

ALBRAND.

Je vous prie de m'excuser......

EMILIE, (*avec douceur.*)

Si vous ne voulez pas augmenter notre petit cercle de famille, du moins ne le retrecissez pas.

ALBRAND.

C'est contre mon intention.

EMILIE, (*à son mari.*)

De quelle nature est donc l'affaire qui te ravit ta sérénité?... Mon dieu, quels tourmens ! Ne puis-je savoir, mon ami, ce qui t'oppresse ?

MORLAND.

Veux-tu que je t'en instruise ?

ALBRAND, (*vivement.*)

Il s'agit d'un incident fâcheux dans le service public.

EMILIE.

Si je n'y puis rien par mes conseils ni par mes secours, la part que j'y prends, peut du moins être de quelque adoucissement pour mon mari.

MORLAND.

Tu t'intéresses à moi?

EMILIE.

Quelle demande tu me fais.

MORLAND.

Tu me regardes d'un air si tendre !

EMILIE.

Et toi d'un air si sauvage

MORLAND.

Tu n'as pas mérité que je t'envisage ainsi?

EMILIE.

Eh non, sûrement !

MORLAND, (*la pressant dans ses bras.*)

Non, j'en jure par le ciel !

ALBRAND.

Vous oubliez ce qui doit nous occuper.

EMILIE, (*à son mari.*)

Ta conduite a quelque chose de si nouveau pour moi.

MORLAND.

MORLAND.

Mon cœur n'est point changé.

EMILIE.

Je l'espère.

MORLAND.

Il est comme le tien.

EMILIE.

Si cela est, mon bonheur est assuré!

ALBRAND.

Il serait à propos que vous vous séparassiez maintenant. Les affaires terminées, vous trouverez le repos plus doux. Nous pourrions, mon cher Morland, nous enfermer dans votre chambre, car je doute que nous ayons fini avant la pointe du jour.

EMILIE.

Quoi, toute la nuit?

MORLAND, (*du ton de la défiance.*)

Cela te surprend?

EMILIE.

Mais je crains que cela ne nuise à ta santé.

MORLAND, (*froidement.*)

Je te remercie.

ALBRAND.

Mon ami, les moments sont précieux.... pardon, madame....

MORLAND.

Je vous suis..... Bon soir Emilie.

EMILIE.

Nous nous reverrons ce soir?

MORLAND.

Je ne l'espère pas.

EMILIE.

Tu ne l'espères pas?

MORLAND.

Pardon.... je suis distrait.... Allons, Albrand; bon soir, Emilie. (*il entre brusquement dans sa chambre.*)

ALBRAND (*en sortant.*)

Ordonnez que personne ne vienne nous troubler.

SCENE VIII.

EMILIE (*seule.*)

Il est survenu sans doute quelque chose d'allarmant; & il ne me le confie pas!..... Un chagrin cuisant parait oppresser son cœur,

et il ne le dépose pas dans le mien ! Que lui ai-je fait ! (*avec sensibilité.*) Dieux ! que lui ai-je donc fait ?

SCENE IX.

EMILIE, JENNY.

JENNY.

Te voilà seule ? où est mon frère ?

EMILIE.

Dans sa chambre. Ils ont des affaires pour toute la nuit.

JENNY.

Tu pleures ?

EMILIE.

Oui.

JENNY.

Qu'est-il donc arrivé ?

EMILIE.

Je l'ignore.

JENNY.

Mon frère aurait-il eu de mauvais procédés pour toi ?

EMILIE.

Non ; mais il n'est pas tel que j'ai coutume de le voir.

JENNY.

Qu'a-t-il donc ? de quoi se plaint-il ?

EMILIE.

Albrand affecte de rejetter son air d'inquiétude sur l'embarras que lui donnent les affaires ; mais ce qu'il dit ne fait qu'ajouter à ma méfiance. Dieux ! pourvu que nous ne soyons pas à la veille de voir réaliser les soupçons que je te communiquais tantôt.

JENNY.

Tu vois trop en noir. Ne te décourage pas. C'est un ennui passager ; mon frère n'est pas maître d'un secret qui regarde les affaires de l'état. Il connait d'ailleurs ta sensibilité... Combien tu t'inquiètes promptement. Tout s'applanira, sois en sûre.

EMILIE.

Ah ! oui !.. je l'espère. Mais je ne puis pas t'exprimer dans quelle situation pénible je me trouve ; il faut que je pleure en dépit de moi. Voici l'heure à laquelle j'ai promis à mes chers Elfeld d'aller les retrouver. Je vais essayer de dissiper mes peines par la bienfaisance. Puissé-je ne les pas voir s'augmenter !

JENNY.

Rejette ces noirs pressentimens ! viens te préparer. Demain nous

verrons mon frère de bonne heure & les chagrins de la veille seront bientôt effacés.

Fin de l'Acte II.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

JENNY, SMITH.

(*Jenny est assise, occupée à un ouvrage de femme. Smith est appuyé sur le dos d'une chaise vis-à-vis d'elle.*)

JENNY.

Mon frère et ma sœur sont sortis ce soir, et ils se font bien attendre : je ne sais ce qui les retient.

SMITH.

Sans doute, c'est ma faute si vous vous ennuyez.

JENNY.

Pourquoi cela, je vous prie ?

SMITH.

Je n'ai pas l'art probablement d'entretenir une conversation.

JENNY.

Au contraire, j'ai souvent admiré votre talent pour cela ; mais il est assez simple que je ne vous offre pas matière à une conversation très variée.

SMITH.

On pourrait la rendre bien intéressante avec vous sans changer d'objet.

JENNY, (*embarrassée dit après une courte pause :*)

Y a-t-il long-tems que vous avez quitté votre patrie ?

SMITH.

Depuis plusieurs années.

JENNY.

Vous ne la regrettez point ?

LMITH.

Quelques fois.

JENNY.

Pourquoi ne pensez-vous pas à y retourner ?

SMITH.

Serait-ce une manière de me faire entendre que je devrais m'éloigner d'ici?

JENNY.

Je suis loin d'avoir cette pensée.

SMITH.

Je ne voudrais pas retourner seul dans mes foyers.

JENNY.

Eh bien! prenez une compagne.

SMITH.

C'est aussi mon projet.

JENNY.

Ah! c'est une plaisanterie, je ne vous le conseille p. Vous vous tromperiez si vous croyiez tous les ménages aussi heureux que celui que vous avez ici sous les yeux. La plupart sont malheureux.

SMITH.

Cette opinion n'est nullement fondée.

JENNY.

Combien de fois n'ai-je pas vu deux jeunes gens qui s'aimaient s'imaginer ne pouvoir vivre l'un sans l'autre. Pour peu qu'un père avare ou un méchant tuteur mit d'obstacles à leur vœux, ils pleuraient jusqu'à ce qu'ils l'eussent attendri : parvenus au comble de leurs desirs, le monde & ses richesses étaient au-dessous d'eux, ils nageoient dans les délices, une sorte de somnambulisme tenait leur esprit dans le prestige; mais.... bientôt la voix du tems se faisait entendre; surpris de l'illusion qui les avoient éblouis! ils se reveilloient comme d'un rève... & malheureusement ne se rendormaient plus.

SMITH.

Il y a plus d'esprit que de vérité dans ce que vous dites.

JENNY.

Tombés ensemble dans les filets de l'ennui, deux époux ne se regardent alors qu'avec humeur; s'ils ont l'âme belle & délicate, ils se supportent, l'habitude leur prête son appui. Chacun suit péniblement son chemin raboteux; trop content s'il ne le trouve pas hérissé d'épines.

SMITH.

Quand on raisonne ainsi sur l'amour, on n'a sans doute jamais aimé.

JENNY.

Et on est digne d'envie.

SMITH.

On est à plaindre.

JENNY.

Un bonheur inconnu n'a point de charmes.

SMITH.

Fausse & triviale maxime. Croyez-vous que les nègres qui vivent dans les mines du Pérou, ne soupirent pas après la lumière du soleil ?

JENNY.

Vous avez une haute idée de l'amour.

SMITH.

Et une plus haute du mariage. (*il avance un peu sa chaise du côté de Jenny.*) L'amour rapproche deux êtres l'un de l'autre, le mariage des deux n'en fait qu'un. Dans l'amour, on renverse la coupe du bonheur ; dans le mariage, on la boit lentement : on ne la vuide que sur le bord de la tombe. Envain les années s'accumulent une bonne épouse ne vieillit point. L'hiver & l'été se succèdent, l'amour conjugal conserve sa douce chaleur. Le baiser d'une femme chaste est le signe de la bénédiction de la nature. Avec elle toutes les peines sont partagées, mais tous les plaisirs sont doublés.

JENNY.

Vous vous animez.

SMITH (*approchant toujours sa chaise.*)

Malheur à l'homme que la beauté, que la vertu des femmes trouvent insensible & froid ! Malheur à celui qui n'envisage sa digne moitié qu'avec l'indifférence de l'habitude ; qui prend sans reconnaissance les soins tendres qu'on lui prodigue à tout moment O destin ! jette les couronnes au hasard, mais réserve-moi la simple guirlande de l'hymen !

JENNY, (*cassant son fil à tout moment.*)

Nos plus beaux rêves deviennent rarement des réalités.

SMITH (*alors près de Jenny.*)

L'amour que je ressens n'est point un rêve, mais le retour que je me flaterais d'obtenir n'est peut-être qu'une chimère. Pour la première fois j'éprouve que mon bonheur dépend d'un consentement étranger, je tremble pour la première fois. Les paroles sont de tristes interprêtes ; mon tremblement est un garant de la vérité de mes sentimens.

JENNY.

Smith, mais.... Smith qu'avez-vous ?

SMITH (*lui prenant la main.*)

Lorsqu'un homme bien épris.... ne peut parler.... Quand sa voix balbutie, parce que des larmes l'étouffent.... c'est là...., vous pouvez m'en croire, du véritable amour.

JENNY.

Ah ! Smith ! au nom du ciel !....

SMITH (*vivement.*)

Le moment est là qui doit décider de mon bonheur futur. Un

honnête homme sollicite votre main... un tendre amant demande votre cœur.

JENNY.

Votre émotion atteste la vérité de ce que vous dites, mais....

SMITH.

Mon origine est commune.

JENNY.

Fi donc! ce n'est pas là ce qui occupe ma pensée.

SMITH.

Je suis peu riche, mais je possède assez.

JENNY.

Je n'ai jamais pensé non plus à vendre mon cœur.

SMITH.

Qu'il soit donc le prix d'un noble amour!

JENNY.

Laissez-moi du tems pour y réfléchir.

SMITH (*lui baisant la main*).

Je vous remercie! Qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour un cœur fidèle que l'annonce que l'on veut le mettre à l'essai. Vous allez vous livrer au repos si bien fait pour votre cœur pur: je me retire pénétré d'espérance et de joie. O Jenny! souvenez-vous que vous avez commencé mon bonheur & que vous seule pouvez l'achever.

SCENE II.

JENNY (*seule.*)

Dans quelle émotion il me laisse!... Cette déclaration aurait de quoi me surprendre.... mais Smith est si délicat, si vrai.... Cependant, quelle opinion lui ai-je donné de moi?... je me suis montrée si peu sévère.... Eh! pourquoi l'aurais-je été? Quels reproches puis-je avoir à me faire? Les paroles d'un honnête homme ont touché mon cœur! Ah! je ne m'accuse point de faiblesse d'avoir prêté l'oreille à ce genre de séduction. (*on frappe à la porte avec force.*) Que signifie ce bruit? Qui peut frapper ainsi à cette heure? (*les coups redoublent.*) Ah! ciel! serait-ce l'annonce de quelqu'évènement sinistre? Mon frère & ma sœur sont absens!... Dieu! que vais-je devenir?

SCENE III.

JENNY, THOMAS.

THOMAS (*entrant avec précipitation.*)

Des gens de la police demandent à entrer de la part du prince.

Ils menacent d'enfoncer la porte. (*on frappe avec plus de force.*) Entendez-vous ces coups redoublés, mademoiselle! que faut-il faire?

JENNY.

Ah ! quelle horrible situation ! Il n'y a pas à balancer : va ouvrir, (*Thomas sort.*) Pourquoi cet ordre subit ? je suis toute hors de moi.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS ; PILZ (*et quelques hommes avec lui.*)

JENNY, (*allant au-devant de Pilz.*)

Que venez-vous faire ici à cette heure?

PILZ.

Saisir les papiers du syndic, votre frère.

JENNY.

Par quel ordre?

PILZ (*lui montrant un papier.*)

Par ordre du prince.

JENNY.

Mais quelle raison?...

PILZ.

Cela ne me regarde pas. Il est pressant que je remplisse mon devoir; n'y mettez pas d'obstacle. *il va vers le cabinet de Morland.*

JENNY.

Arrêtez! Vous n'entrerez pas dans le cabinet de mon frère en son absence ; lui seul en a la clef.

PILZ.

Nous saurons l'enfoncer.

JENNY.

Ah! quelle indigne violence! Je ne souffrirai pas, je vous le répète, que sans mon frère....

PILZ.

Vous ne le reverrez pas ce soir.

JENNY.

Que voulez-vous dire?

PILZ.

Il est en prison.

JENNY.

Quelle imposture!

PILZ.

Je ne vous dis que la vérité, mademoiselle. Encore une fois, ne me retenez plus ; & laissez-moi remplir ma mission. (*Il entre dans le cabinet suivi de son monde.*)

JENNY.

Ah ! ciel !

THOMAS.

Mon pauvre maître ! que leur a-t-il fait ? Ah ! si j'avais les forces de mon jeune âge......

JENNY.

Va chercher Smith, Thomas : dis lui de venir promptement à mon secours.

THOMAS.

Ah ! dans notre effroi nous l'avions oublié. J'y cours, mademoiselle.

SCENE V.

JENNY (*seule.*)

Fut-il jamais une situation plus déplorable ? de quelle trahison mon malheureux frère est-il donc victime ? & ma sœur que sera-t-elle devenue !..... (*En ce moment Pilz et ses gens sortent du cabinet de Morland.*) Vous avez donc exécuté sans considération vos ordres odieux ?

PILZ.

Je n'ai fait que mon devoir.

JENNY.

Ce dépôt est sacré, vous en répondez.

PILZ.

Il sera remis dans des mains sûres. (*il sort.*)

SCENE VI.

JENNY, SMITH, THOMAS.

JENNY (*à Smith.*)

Ah ! venez à mon aide !

SMITH.

Que viens-je d'apprendre ? Votre frère en prison ; ses papiers saisis !

JENNY.

Tout cela est vrai.

SMITH.

Mais quelle peut être la cause ?......

JENNY.

Je l'ignore, j'en soupçonne d'affreuses, et l'incertitude me met au désespoir.

SMITH.

Calmez-vous, mademoiselle, vos malheurs sont grands, mais je ne désespère pas d'y remédier.

JENNY.

JENNY.

Comment, vous Smith ! Ah! je compte bien sur votre zèle ; mais que ferez-vous?

SMITH.

Quelque soit l'intrigue qui a perdu votre frère, il ne peut avoir été arrêté que sur un ordre du ministre. C'est à cette source que je remonterai pour tout découvrir.

JENNY.

Mais par quels moyens?

SMITH.

J'en possède.

JENNY.

Vous me rendez une lueur d'espoir. Au nom de Dieu expliquez-vous.

SMITH.

Il en est tems. Les circonstances m'engagent à parler plutôt que je n'aurais voulu le faire. Je vais chez le ministre ; je me fais connaître à lui pour le lord Kemptem.

JENNY.

Mais Smith, que dites-vous?

SMITH.

La vérité. Je remettrai au ministre les lettres de recommendation les plus pressantes. Je connais les hommes ; ce que le secrétaire de votre frère n'aurait pas obtenu par toutes les considérations de la justice, le lord l'obtiendra par sa seule présence.

JENNY.

Ma surprise est au comble ! Vous n'avez pas la barbarie de vous jouer de ma position ?

SMITH.

Fille aimable! celui à qui vous inspirâtes l'amour le plus vif vous cacha son rang, lorsqu'il doutait encore si l'homme riche & puissant avait plus de prix à vos yeux que le simple honnête homme. L'amour & le caprice ont produit de plus étranges métamorphoses. Je vous mènerai vivre dans ma patrie. Toute votre famille nous accompagnera. Pourquoi pleurez-vous, mademoiselle ? Il est bon cependant que je sois riche, nous n'en serons que plus indépendants.

JENNY.

Le trouble de mon cœur est extrême.... Je suis hors d'état de vous répondre.

SMITH.

Et ce trouble même est une réponse délicieuse. Je cours chez le ministre & je vous promets foi d'honnête homme de faire rendre la liberté à votre frère.

JENNY.

Et moi je vais consoler ce malheureux dans son cachot. Mes larmes m'en ouvriront les portes (*ils sortent.*)

SCENE VII.

THOMAS. (*seul.*)

Mon dieu que d'évènemens! qui les débrouillera, si la providence ne s'en mêle. Fallait-il que dans ma vieillesse & après vingt ans de service & d'attachement pour mon maître, je le visse éprouver un pareil malheur! Quels sont les méchants qui ont accusé l'homme le plus honnête & le meilleur qui ait existé?

SCENE VIII.

LE MÊME; EMILIE.

THOMAS.

Ah! madame, c'est vous? venez-vous d'auprès de mon maître?

EMILIE.

Que veux-tu dire, Thomas? Pourquoi cet air d'effroi? Que fais-tu levé à cette heure?

THOMAS. (*surpris.*)

Quoi! vous ne savez pas?.....

EMILIE.

Non; qu'as-tu donc à m'apprendre? que s'est-il passé?

THOMAS.

Mais, madame, ce n'est pas concevable, je vous croyais sortie avec lui.

EMILIE.

Avec qui? parle.

THOMAS.

Quoi, madame, vous ignorez qu'on a traîné mon maître en prison

EMILIE.

Ton maître en prison?

THOMAS.

Hélas! ce que je vous dis n'est que trop vrai. Il a été arrêté; on est venu saisir ses papiers, on a enfoncé la porte de son cabinet: mademoiselle Jenny vient de sortir pour se rendre auprès de lui: je vous y croyais déjà.

EMILIE.

Je suis anéantie. Mais où dit-on qu'il a été arrêté? Que lui reproche-t-on?

THOMAS.

Je l'ignore, madame.

EMILIE (*comme frappée d'une clarté subite.*)

Dieux ! serait-il possible ! Quelle lueur affreuse ! quel sinistre presage ! Ah ! le bien que j'ai voulu faire me coûtera peut-être bien cher.

THOMAS.

O ma respectable maîtresse ! que ne puis-je au prix de mon sang soulager vos douleurs. Laissez-moi n'écouter que mon zèle : j'irai chez le ministre ; je remplirai son palais de mes cris : on accordera peut-être aux larmes d'un vieux serviteur la justice qui vous est due.

EMILIE.

Ton désintéressement me touche sensiblement.... Allons ! je sens mon courage renaître ! transportons-nous ensemble à la prison de Morland. Allons ensuite implorer la justice du ministre ; & sauvons mon époux à quelque prix que ce soit.

(*Ils vont pour sortir, mais Albrand paraît.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ALBRAND.

EMILIE (*surprise et indignée.*)

Quoi, c'est vous, monsieur ! Venez-vous ici achever votre ouvrage ? J'ai laissé mon mari enfermé avec vous dans son cabinet il y a trois heures, j'apprends maintenant qu'il est dans une prison. Il m'est permis d'avoir des soupçons bien étranges.

ALBRAND.

Madame.... ils ne peuvent pas me regarder ; j'en suis à l'abri par ma conduite constante envers vous.

EMILIE.

Je ne vous juge pas si favorablement. Mais pour que j'admette votre justification, les mots ne suffisent pas ; vous avez les pouvoirs nécessaires pour me procurer une entrevue avec mon mari. J'ai droit d'exiger qu'à l'instant vous me conduisiez pour me donner cette satisfaction.

ALBRAND.

Madame ! je n'aurai jamais à me justifier vis-à-vis de vous, puisque je ne suis pas coupable. Mais dussai-je le paraître, je ne puis vous faire ouvrir les portes de la prison de votre époux ; je n'en ai pas le droit.

EMILIE.

Eh bien ! vous êtes à même de l'obtenir d'une autorité suprême.

A ce prix seul je pourrai croire à l'amitié que vous affectez pour Morland, & qui n'a jamais fait que lui nuire.

ALBRAND (*avec une émotion contrainte.*)

Vos paroles sont dures, madame.... Je me suis empressé de venir chez vous....

EMILIE.

Et dans quel dessein? Si vous êtes incapable de me donner aucune consolation dans mon infortune, que pouvons-nous avoir désormais de commun?

ALBRAND.

Je voulais vous instruire de vos malheurs....

EMILIE.

Cela est bien obligeant.... mais l'état désastreux où je trouve ma maison m'en a appris plus que vous ne pouvez m'en dire.

ALBRAND.

Peut-être, madame!

EMILIE.

Auriez-vous quelque chose á y ajouter? Je reconnaitrai là, ce qu'au fond je dois attendre de vous.

ALBRAND.

Madame! vous vous prévalez, pour m'accabler, du respect que doit m'inspirer votre malheur. Je ne répondrai à vos outrages que par l'offre de mes services & de mes conseils.

EMILIE.

Je vous ai déclaré tout ce que vous pouviez faire pour moi. Puisque j'en suis réduite à solliciter la permission de voir mon mari, voulez-vous me l'obtenir?

ALBRAND.

Peut-être dans peu desirerez-vous moins vivement cette faveur.

EMILIE.

Que voulez-vous dire? Venez-vous m'insulter chez moi?

ALBRAND.

Soyez moins vive, madame. Je m'expliquerai. *montrant Thomas.* Mais ce témoin.....

EMILIE.

Ne doit nullement vous gêner. (*elle fait un signe, Thomas sort.*) Parlez, monsieur.

ALBRAND.

Pourquoi faut-il que je sois le messager du malheur!

EMILIE.

Etrange début! En est-il que je n'aye pas ressenti?

ALBRAND.

Hélas!

EMILIE.

Au nom de Dieu! qu'avez-vous à m'apprendre?

ALBRAND.

Vous savez la cause de l'arrestation de votre époux.

EMILIE.

Les violences exercées contre lui ont pu me la faire soupçonner, quelqu'infâmes calomnies sur ses opinions politiques.

ALBRAND.

Je n'examinerai point si Morland est coupable ou non de crime d'état.

EMILIE.

Je le conçois. J'imagine qu'entre nous deux cet examen doit être superflu.

ALBRAND.

Mais qu'il se soit rendu criminel envers vous, voilà malheureusement ce qui est plus vrai.

EMILIE.

Envers moi! Point d'équivoque, je vous prie; soyez clair.

ALBRAND.

Devoit-il vous croire coupable parce que vous lui avez caché les tendres poursuites auxquelles vous fûtes exposée autrefois.

EMILIE, (*surprise.*)

Je ne sais ce que vous voulez dire!

ALBRAND.

Vous aviez sans doute de bonnes raisons en gardant le silence

EMILIE.

Morland n'ignore pas......

ALBRAND.

Que le prince a cherché différentes fois à se faire écouter de vous.

EMILIE.

Achevez.

ALBRAND.

Il soupçonne; il prétend même être sûr que ces relations durent toujours.

EMILIE (*avec fierté.*)

Il n'y eut jamais de relations entre le prince et moi.

ALBRAND.

Personne n'en est plus convaincu que moi; mais Morland....

EMILIE (*envisageant Albrand.*)

Par quel esprit méchant a-t-il été inspiré?

ALBRAND.

Indigne de votre amour fidèle, il ose parler de séparation.

EMILIE (*avec surprise.*)

D'avec moi ?

ALBRAND.

Il oublie que la haine d'une femme fiere outragée brûle avec un surcroit d'ardeur sous les cendres de l'amour éteint.

EMILIE.

Cessez, monsieur, des phrases insignifiantes, et sortez-moi du plus effroyable dédale ; je ne vous entends pas.

ALBRAND.

On a découvert, trahi et envenimé vos visites nocturnes chez certaines personnes ou vous n'allez sûrement qu'avec des intentions dignes de vous.

EMILIE.

Cela me surprend beaucoup ; mais la honte en retombera sur la tête du méchant.

ALBRAND.

Morland croit son honneur entaché.

EMILIE.

Morland me connoit.

ALBRAND.

Il devroit vous connoître : sa défiance est d'autant moins réfléchie et sa résolution de ne plus vous voir d'autant plus impardonnable.

EMILIE.

Impostures que tout cela.

ALBRAND.

Je le desirerois.

EMILIE.

Albrand ! y a-t-il quelque chose qui vous soit sacré dans le monde ? jurez sur cet objet la vérité de ce que vous dites.

ALBRAND.

Je le jure sur votre vertu.

EMILIE.

Laissez là ma vertu ! ne souillez pas ce que vous ne savez pas apprécier. — Mais je suis bien folle de m'amuser à prêter l'oreille à vos propos ; quelques pas seulement et je suis dans ses bras. . . . (*Elle veut sortir*, *Albrand la retient.*) Retirez-vous homme perfide ! Laissez-moi courir vers mon époux ! il est victime de la calomnie ; je veux la démasquer devant lui.

ALBRAND.

Où allez-vous, femme trop malheureuse ! Morland ne veut pas vous voir, et il le voudroit qu'il ne le pourroit pas.

EMILIE.

Albrand ! quel est votre acharnement ? Pourquoi ce mensonge épouvantable ?

ALBRAND.

Mais c'est à moi à vous le demander. Pourquoi vous en imposerais-je sur un fait que vous n'aurez que trop tôt occasion de vérifier ?

EMILIE.

Quoi ! vous le soutenez ? Morland veut se séparer de moi ?

ALBRAND.

Vertu offensée, appelle toute ta force à ton secours! Madame ! il vous reste un ami qui n'a aucun ressentiment de vos dédains passés

EMILIE.

Misérable! qu'as-tu fait?

ALBRAND.

Moi.

EMILIE.

Toi seul es capable d'avoir tissu cette abominable intrigue! Scélérat ! qu'as-tu fait ?

ALBRAND.

Madame ! vous devenez outrageante, &.....

EMILIE.

Mais gardes toi de jouir de ton triomphe ! Le prince rendra un vrai citoyen à l'etat ; l'amour me rendra mon mari.

ALBRAND.

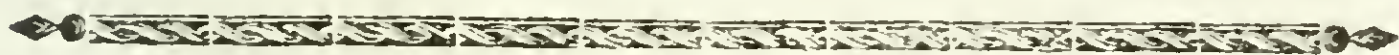
Ce billet vous prouvera la chaleur de cet amour. Jugez enfin par vos yeux!

EMILIE.

C'est de la main de mon époux!... (*Elle ouvre le billet en tremblant et lit.*) Il me croit coupable ! Il m'abandonne !... (*Elle laisser échapper le billet et tombe évanouie sur un fauteuil.*)

ALBRAND, *la contemplant avec une joie féroce.*)

Enfin tu es humiliée! Douce vengeance ! (*il sort précipitamment.*)



SCENE X.

EMILIE (*toujours évanouie;*) THOMAS (*accourant de l'intérieur de l'appartement de Morland.*)

THOMAS.

Que se passe-t-il donc ? Dieu ! que vois-je? Ma maîtres s. (*Il releve Emilie et l'assied.*) Où s'est enfui l'homme abominable qui l'a réduite en cet état?

Mme ELLFELD (*entrant avec précipitation.*)

Quelle nouvelle viens-je d'apprendre? Où trouverais-je madame Morland. (*elle l'apperçoit.*) Quelle autre scène d'horreur !

Ah ! tous les maux se sont rassemblés sur cette famille infortunée. (*elle s'empresse auprès d'Emilie.*) O ! ma bienfaitrice entendez ma voix ! Ranimez-vous ! C'est votre amie qui vous parle. (*à Thomas.*) Quelle est donc la cause de l'etat où je la vois ?

THOMAS.

Je venais de lui apprendre le malheur de son époux ; déjà son courage avait surmonté sa douleur & nous allions sortir pour implorer justice, lorsque le conseiller Albrand s'est présenté : j'ignore quel a été le sujet de leur conversation, mais vous en voyez l'affreuse suite.

Mme ELLFELD. (*Elle apperçoit à terre la lettre de Morland.*)

Puis-je en croire mes yeux ! est-il possible ! Une lettre de séparation ! Voilà un singulier mystère — Mais si je le comprends bien les visites de bienfaisance qu'elle m'a faites, ont jetté sur elle des soupçons exécrables. Allons, mon parti est pris ! Je ne serai pas froide spectatrice des tourmens que cette femme respectable souffre à cause de moi. Je cours chez le ministre, chez le prince, je remplirai la ville entière de mes clameurs.... (*vivement et près d'Emilie.*) Secours-là, Thomas, je ne saurais maintenant me charger de cet emploi ; j'espère la mieux servir ailleurs. (*elle sort.*)

THOMAS.

Ah ! puisse le ciel la diriger & la seconder.

(*Emilie soupire profondément et ouvre les yeux.*)

Elle revient à elle...... Madame !

(*Emilie le regarde fixement et le repousse. Ses regards errent dans l'appartement. Elle reprend peu à peu ses sens et pleure.*)

Madame ! reprenez courage. Rassurez-vous. Il vous reste encore de vrais amis.

(*Emilie élève les mains au ciel et paraît l'implorer avec ferveur.*)

THOMAS *continue.*

Mon dieu ! je ne puis t'adresser que de faibles prières. Sauve, sauve cet ange de vertu.

EMILIE, *s'appuyant sur le bras de Thomas ; elle se relève.*)

Dieu ! que je suis à plaindre & qu'ai-je fait ? Soutiens-moi, Thomas. Je veux aller moi même plaider la cause de mon époux. Le ciel prendra soin de le désabuser..... Ah ! loin de mériter la colère de Morland, que ne puis-je lui rendre le bonheur pour tout le mal qu'il me cause ! (*Elle sort en donnant le bras à Thomas.*)

FIN DE L'ACTE III.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GEORGES *est sur la scène à la levée du rideau, et paroît s'occuper à arranger l'appartement.*

PILZ *entre ayant sous son bras les papiers de Morland.*]

PILZ.

Le conseiller Albrand est-il ici?

GEORGES.

Il n'est pas venu ce soir.

PILZ.

Il m'avait dit cependant de m'y rendre, pour lui remettre ces papiers. Le coup est fait.

GEORGES.

Quel coup?

PILZ.

Oui : nous tenons notre homme.

GEORGES.

Mais de qui parles-tu?

PILZ.

Du syndic Morland ; il est en prison.

GEORGES.

Quoi! un homme si bon, si honnête!

PILZ.

Bon! honnête! il n'en avait que l'apparence. Il cachait bien son jeu. Il formait ici des rassemblemens chez un vieux militaire ignoré. La femme même était du complot. Mais j'ai tout découvert. On m'a chargé de l'arrêter; je l'ai saisi ce soir comme il entrait dans le lieu du conciliabule. De ma vie je n'ai vu un homme si furieux : il s'en est pris à sa femme, & a vomi des torrents d'injures contre elle.

GEORGES.

J'ai bien peur, Pilz, que tu n'ayes fait un tour de ton métier. Je doute que Morland soit coupable.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SMITH.

SMITH.

Peut-on parler au ministre?

GEORGES.

Que voulez-vous, monsieur? Qui vous a laissé entrer ici, à cette heure?

SMITH.

Ce n'est pas répondre à me question. Puis-je voir le ministre?

GEORGES.

Non.

SMITH.

Dans ce cas, je m'établis ici.

PILZ.

Monsieur, vous ne nous obligerez pas d'employer la force pour vous apprendre à respecter la maison du premier ministre?

SMITH.

Qui êtes-vous?

PILZ.

J'appartiens à la police.

SMITH.

Quels sont ces papiers?

PILZ.

Que vous importe!

SMITH.

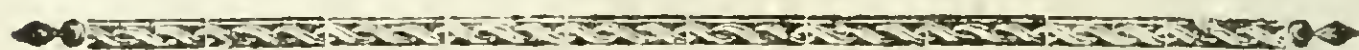
Je les reconnais : ce sont ceux du syndic Morland. C'est à propos que je vous rencontre; vous ne sortirez pas d'ici avec ce dépôt.

PILZ.

J'en sortirai quand il me plaira.

SMITH.

C'est ce que nous verrons.



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Encore du monde ici?

GEORGES.

Cet étranger.......

LE MINISTRE *à Smith.*

Que voulez-vous, monsieur?

SMITH.

Avant de répondre à votre excellence, je la prie d'ordonner que ces papiers soient déposés à l'instant sur sa table.

LE MINISTRE.

A qui sont-ils?

PILZ.

Au syndic Morland.

LE MINISTRE.

Ah ! et où est-il maintenant ?

PILZ.

Il est en prison.

LE MINISTRE.

Dans ce cas, la destination de ces papiers est d'être chez moi. *(Il fait signe à Pilz de les poser sur la table ; Pilz obéit et se retire.)*

SMITH.

Que votre excellence daigne maintenant m'écouter !

LE MINISTRE.

Qui êtes-vous ?

SMITH.

Je suis anglais. Mon rang dans cette ville n'est pas considérable. Mais je m'estimerais heureux et digne d'envie si je pouvais sauver un honnête homme & garantir d'une tache la réputation de votre excellence.

LE MINISTRE.

Je vous pardonne l'inconvenance de ce langage en faveur de votre caractère d'étranger.

SMITH.

Le criminel seul a besoin de pardon. La vérité fuit l'homme vulgaire, mais elle se jette dans les bras d'un juge magnanime.

LE MINISTRE.

Enfin, que voulez-vous de moi ?

SMITH.

La liberté de Morland.

LE MINISTRE.

Qu'avez-vous de commun avec lui ?

SMITH.

Je suis son secrétaire.

LE MINISTRE.

Morland a été arrêté par mes ordres, & cette mesure m'a paru nécessaire.

SMITH

Quel est son accusateur ?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALBRAND.

LE MINISTRE.

Je suis bien aise de vous voir ; vous avez été prévoyant : ache-

vez votre ouvrage. Démasquez un homme dangéreux, & justifiez des mesures qui paraissent étranges à monsieur.

SMITH.

Cet homme est son accusateur?..... Avant qu'un mot sorte de ses levres impures, daignez m'écouter, monsieur le comte: cet homme venait habituellement s'asseoir à la table de Morland, il était l'ami de la maison. Il avait toujours un signe d'approbation prêt pour toutes les opinions de ses hôtes, un applaudissement pour la moindre saillie. Mais sans doute cet extérieur d'amitié n'était qu'une manière de s'insinuer dans l'esprit du loyal & trop confiant Morland, & de lui arracher quelques mots irréfléchis qu'il couchait sur ses tablettes pour venir s'en prévaloir auprès de vous. Monsieur le comte! vous dédaignerez un pareil témoignage!...... Pour inculper un honnête homme, il faut lui opposer ses pareils.

ALBRAND.

Puis-je savoir de qui l'on parle?

SMITH.

Mais voyez cette ignorance ingénue!

LE MINISTRE.

Allons au fait. (*à Albrand.*) Morland est en arrestation?

ALBRAND.

Je venais en instruire votre excellence.

LE MINISTRE.

Dites-en la cause à monsieur.

ALBRAND.

Pour des propos séditieux, & sur-tout pour des relations secrettes avec des gens peu dévoués au gouvernement.

SMITH.

Démontrez, monsieur.

LE MINISTRE.

Son excellence se rappellera, pour preuve de sa témérité, la conversation toute récente, où en sa présence il a défendu les droits de la bourgeoisie, en se permettant des bravades.

SMITH.

Il est aisé de donner une épitète fallacieuse à l'énergie d'un homme qui remplit ses devoirs.

LE MINISTRE.

Vous vous permettez, monsieur, de juger en faveur de Morland, ce que j'ai cru moi-même devoir juger contre lui. Mon impartialité & ma justice m'engagent à vous laisser dire tout ce qui peut servir à la justification de l'homme auquel vous êtes attaché, mais par les mêmes raisons je suis forcé de vous condamner au silence, si vous continuez de manquer devant moi à la personne en qui j'ai placé ma confiance.

SMITH.

Je respecte les ordres de votre excellence, mais je ne lui tairai pas la vérité. Il est aisé de voir que Morland est victime d'une calomnie. Rendez donc à l'état, monsieur le comte, un citoyen à qui son devoir fut toujours sacré, & qui paye trop chèrement son aveugle amitié pour cet homme (*montrant Albrand.*) Ce fut sa seule faiblesse.

LE MINISTRE.

Encore !

ALBRAND.

Mais ce ton déclamatoire pourrait bien n'être que celui d'un complice.

SMITH.

Petite âme ! est-ce là votre dernier refuge?

LE MINISTRE.

Ces discours sans fin commencent à me lasser, & n'éclairent point la question. Il est plus simple de chercher des lumières dans les papiers de Morland.

ALBRAND.

Ils sont chez moi, je les remettrai aujourd'hui même à l'inspection de votre excellence.

LE MINISTRE.

Ils sont ici sur ma table, nous pouvons les visiter sans délai.

ALBRAND, (*troublé.*)

Comment ! quoi ! J'avais ordonné.....

SMITH.

Monsieur le comte ! épargnez ces papiers ! je ne les connais pas. Je ne fus jamais dans la confidence de Morland; mais j'affirmerais sur ma tête qu'ils ne renferment rien de suspect. Cependant Morland étant un penseur, un poëte, peut, suivant les diverses situations de son âme, avoir confié au papier des idées qu'il serait facile d'interprêter comme répréhensibles, & qui étaient loin de l'être dans l'intention de celui qui les a produites. Pourquoi chercher un coupable dans des témoins de cette nature?

LE MINISTRE

Mais savez-vous que vous excitez ma curiosité au plus haut dégré.

SMITH.

En votre qualité de juge, vous étoufferez sans doute ce sentiment.

ALBRAND.

J'entre à quelques égards dans l'idée de monsieur, étant toujours empressé de rendre justice même à ceux qui m'offensent. Il est certain qu'un philosophe, un poëte exerce sa plume sur une multitude de sujets au moins indifférens pour l'état. J'extrairai de ce porte-feuille les pièces insignifiantes, je n'y laisserai que l'essentiel, & j'épargnerai ainsi du tems à votre excellence.

LE MINSTRE.

Cette dernière raison est la seule à laquelle j'accède. Vous pouvez prendre ce porte-feuille chez vous ; mais que ce travail soit fait promptement.

SMITH.

Je vous demande pardon, monsieur le comte ! à présent, je vais solliciter vivement la visite de ces papiers. Cet homme veut l'empêcher ; son embarras m'est garant qu'il a pour cela de bonnes raisons. Votre excellence doit me comprendre.... le bien est relatif.

ALBRAND (*vivement.*)

Monsieur, vous accumulez les injures. Mais je n'oublierai pas comme vous dans quel lieu je suis. L'estime & la confiance de monsieur le comte me justifient suffisamment : fort de ces titres, je crois ma présence ici d'autant plus inutile, que même devant le premier ministre je ne suis pas à l'abri d'une insulte. (*il s'empare des papiers et veut sortir.*)

SMITH.

Arrêtez ! vous ne sortirez pas d'ici!

LE MINISTRE.

Ah ! c'est un peu trop loin pousser l'audace. Qu'on appelle ma garde ! (*il fait un signe à Georges qui veut sortir, mais Smith le retient et tire en même tems de son porte-feuille une lettre qu'il présente au ministre.*)

SMITH.

Monsieur le comte ! c'est ici le moment de faire usage de recommendations que je réservais pour la plus pressante nécessité.

LE MINISTRE (*ouvre et lit tout bas en témoignant sa surprise.*)

Milord! des titres pareils à ceux-là étaient inutiles pour un homme qui s'annonce aussi noblement.

SMITH.

Je me réserve de rendre compte à votre excellence des raisons de mon incognito.

LE MINISTRE.

Personne n'a le droit d'y trouver à redire.

(*Pendant ce dialogue Albrand essaye à plusieurs reprises de s'évader ; mais Smith ne le perd pas de vue, et l'arrête au moment où il croit en avoir trouvé l'occasion, en le retenant par le bras.*)

SMITH.

On cherche à soustraire ces papiers avec une anxiété si marquée, que je dois vous réitérer, monsieur le comte, la prière de les faire ouvrir en ma présence.

LE MINISTRE.

A l'instant même. Cependant je vous assurerai d'avance, milord, que vous vous trompez sur le compte de monsieur. J'ai des preuves de sa loyauté & de son dévouement au service de l'etat. (*à Albrand.*) Justifiez-vous, conseiller, pourquoi cet embarras ? Décachetez ces papiers.

ALBRAND.

J'obéis. (*il ouvre le paquet ; Smith et le ministre se placent près de la table.*)

LE MINISTRE (*déployant plusieurs papiers.*)

« Pensées philosophiques sur l'immortalité de l'âme. — Bienfaits » cachés. — Pièce de vers qui doit être présentée au comte de » Schorfen, le jour de sa fête, par ses enfans ». Qu'est-ce que c'est que cela ?

GEORGES.

Messieurs vos fils prièrent l'autre jour monsieur le syndic de leur faire ces vers. La fête de votre excellence tombe la semaine prochaine.

LE MINISTRE.

Je l'ai mal récompensé de cette attention.

SMITH (*à Albrand.*)

Que cachez-vous là ?

ALBRAND (*tremblant.*)

Rien.

SMITH.

Montrez-le à l'instant.

LE MINISTRE.

Sans résistance ! (*Albrand lui donne un papier avec émotion ; le ministre lit.*) « Projet d'une nouvelle forme d'administration composé à la prière du conseiller Albrand, mon ami, pour être soumis à la discussion du conseil d'état du prince. » Comment ? je ne voudrais pas soupçonner..... (*il parcourt le cahier.*) Mais véritablement c'est mot pour mot... Monsieur le conseiller ! voilà le même écrit dans lequel j'ai trouvé des idées neuves & saines, qui vous ont valu ma confiance & la faveur du prince, & qui sont l'origine de votre avancement à la cour.

ALBRAND.

Votre excellence pardonnera.....

LE MINISTRE.

Rougissez ! Cet abus de l'amitié est aussi vil que méchant. L'innocence de Morland est assez évidente. Que l'on courre lui annoncer sa délivrance ! Qu'à l'instant on attèle ma voiture & qu'elle l'amène promptement. Je lui dois une satisfaction authentique. Il l'aura en votre présence à tous.

ALBRAND.

Je vois mon malheur & ma condamnation. Fasse le ciel que votre excellence n'agisse pas avec trop de promptitude ! Je reconnais que je dois cet écrit & les pensées utiles qu'il renferme au syndic Morland ; mais j'ai cru néanmoins que l'amitié devait se taire quand l'état était en danger.

SMITH.

Que signifie ce danger imaginaire? Par quel nouveau prestige cherche-t-on, monsieur le comte, à vous éblouir?

ALBRAND.

Mon dévouement parfait à la personne du prince & au bonheur public pourrait seul me faire oublier que Morland était mon ami. Votre excellence sait la vraie raison qui l'a fait arrêter. Ses allées & venues nocturnes, ses visites mystérieuses chez un capitaine Ellfeld sur lequel on a déjà des notes fâcheuses.

LE MINISTRE.

Tremblez de n'être pas plus heureux dans cette nouvelle inculpation que dans les autres. Je veux que cette affaire soit mise au jour le plus lumineux. Il y a certainement un grand coupable, mais quel qu'il soit il n'échappera pas au châtiment.

(on entend une voix de femme qui s'écrie :)

Il faut que je lui parle.

(un domestique répond.)

Son excellence n'en a pas le tems.

(la voix de femme approchant.)

J'entrerai.

(le domestique depuis la porte.)

Retirez-vous.

LE MINISTRE.

Qui est-là ?

GEORGES *(qui pendant ce dialogue a ouvert la porte.)*

Une dame inconnue.

SCENE V.

Les précédens ; Mme ELLFELD.

Mme ELLFELD *(pâle et agitée entre avec précipitation, ses yeux errent dans l'appartement.)*

Où trouverai-je le ministre?

LE MINISTRE.

Me voici, madame. — Qui êtes-vous ?

Mme ELLFELD.

La femme du capitaine Ellfeld.

LE MINISTRE.

Venez-vous solliciter quelque chose pour votre mari?

Mme ELLFELD.

Non, monsieur le comte, je ne demande rien ni pour lui ni pour moi. Je connois le monde, et je sais trop comment l'indigent y est accueilli. *(Elle s'appuie sur le dos d'une chaise.)*

SMITH.

SMITH.

Cette dame paroit malade. (*Il lui avance un siége.*) Asseyez-vous, madame.

Mme ELLFELD.

Je vous remercie, monsieur; oui, je suis malade; mais je n'y pense guère dans ce moment. Je retrouve mes forces pour plaider la cause d'un innocent et justifier celle à qui je dois tout. Je serois morte dans la misère et la douleur si la bienfaisance inépuisable de madame Morland ne m'avoit sauvée. Elle m'a prodigué les secours et les consolations; elle a fait plus, elle s'est exposée elle-même pour moi. Dans la crainte de trahir le sécret de mon séjour dans cette ville, qui pouvoit déplaire à ma famille, elle ne venoit me voir que la nuit, seule et à la dérobée: malgré ces précautions et sa vertu si connue, elle n'a pas échappé aux poursuites de la calomnie. Cette nuit, je l'ai vue arriver chez moi comme à l'ordinaire; de la rumeur et des cris que nous avions entendu dans la rue m'ayant donné de l'inquiétude sur son compte; elle étoit à peine sortie pour s'en retourner, que j'ai couru chez elle; en entrant, je trouve mes funestes pressentimens trop vérifiés.... J'apprends l'arrestation de son mari. Je me précipite dans sa chambre.... Quel spectacle frappe mes regards! Je trouve mon infortunée bienfaitrice évanouie, & à côté d'elle, un billet qui ne me laisse pas douter qu'elle & son mari ne soient victimes de quelqu'infernale machination. J'apprends que ce billet vient de lui être remis à l'instant par un certain conseiller Albrand dont elle m'a fait souvent des plaintes amères. Je vois que son époux a été trompé par cet Albrand, que la malignité la plus noire a désuni le plus heureux ménage. Je n'ai pas perdu un instant pour venir vous demander justice. Elle m'est assurée, puisque votre excellence a daigné écouter ma plainte.

LE MINISTRE (*regardant Albrand sévèrement.*)

Je vois le mystère le plus coupable se développer de plus en plus devant moi.

SMITH (*prenant le billet des mains de Mme Ellfeld.*)

Cette pièce pourra servir à l'éclaircir davantage encore. Je demande l'attention de votre excellence. (*Il lit.*)

Du sein de ma prison.

« *Femme hipocrite! jouis de ton triomphe! tu es libre. Tu peux*
» *sans contrainte t'abandonner au prince qui a eu l'infamie de*
» *te séduire.*

LE MINISTRE.

Au prince! On a l'audace de compromettre.....

SMITH.

Je supplie votre excellence de se contenir jusqu'au bout.

» *Ris! Ma colère est impuissante. Je suis, grace à toi, dans*
» *les chaînes. C'est ainsi que tu récompenses mon amour fidèle.*

» *Ne penses pas que je sois aveuglé sur le véritable prétexte de*
» *mon arrestation : je sais pourquoi je suis ici. Cette nuit, je t'ai*
» *vue de mes yeux te glisser dans l'asyle de la volupté. Je*
» *n'ignore pas que depuis long-tems une maison d'un extérieur*
» *modeste est le lieu adroitement choisi pour vos criminelles en-*
» *trevues; la force seule a pu te mettre à l'abri de ma vengeance.*
» *Ton suborneur avait sagement fait de t'envelopper de ses*
» *satellites.*

LE MINISTRE.

J'entrevois, ici, les abus les plus révoltants d'autorité et de confiance, et l'oubli le plus complet du respect qui est dû au rang suprême.

SMITH.

Monsieur le comte ! daignez me laisser achever.

» *Que j'ai à m'applaudir du concours heureux de circons-*
» *tances qui a déchiré le bandeau dont mes yeux étaient couverts.*
» *Sans doute, vous pourvoierez, madame, à ce que ma liberté*
» *me soit à jamais ravie. Vous vous assurerez les moyens de*
» *déshonorer impunément mon nom. Mais tremblez de ma ven-*
» *geance, si la justice divine me délivre de mes indignes chaînes.»*

Signé *MORLAND.*

(*à Albrand.*) Scélérat ! voilà ton ouvrage ! Vois quels traits tu as enfoncé dans le cœur de cet infortuné.

ALBRAND.

Milord ! votre animosité contre moi ne connait plus de bornes. Que m'importe les dissentions qui peuvent exister dans l'intérieur de la maison de Morland? On a parlé de certaines relations entre sa femme et le prince..... Je n'affirme rien : il n'est ici question que des bruits qui ont lieu dans le public. Morland a pu les apprendre... Peut-être a-t-il cru que cette intrigue durait toujours. Je l'ignore et cela ne me regarde pas.... Mais telle est probablement la source de la lettre qui vous irrite tant et si injustement contre moi.

LE MINISTRE.

Il suffit : les preuves paraissent multipliées. (*à Me Ellfeld.*) Veuillez seulement, madame, répondre sincérement à une seule question qui éclaircira tout : Morland n'eut-il jamais de fréquentations dans votre maison ?

Mme ELLFELD.

J'affirme à votre excellence que nous ne l'avons jamais vu.

LE MINISTRE.

Qu'entends-je? (*à Albrand.*) Répondez, monsieur ! Vous m'avez parlé de rassemblemens suspects chez les Ellfeld ?

ALBRAND.

J'ai peut-être été trompé par les gens chargés de prendre des informations.

Mme ELLFELD.

Des rassemblemens suspects chez nous! O! monsieur le comte, nous sommes pauvres, malheureux, mais notre honneur est intact.

LE MINISTRE.

Je suis honteusement trompé! A quel homme avais-je abandonné ma confiance?

SMITH.

Mon rôle est fini. Le vôtre commence maintenant, monsieur le comte!

LE MINISTRE.

Georges! qu'on livre ce coupable à ma garde! et qu'il soit conduit dans la prison qu'il avait fait préparer pour Morland.

ALBRAND.

Je suis trop convaincu de la justice de votre excellence pour craindre d'être condamné sans que ma faute soit avérée. On n'a allégué contre moi que de vains mots. On m'a déchiré, mon innocence parlera pour moi. (*il sort avec Georges.*)

SMITH.

A merveille! Je vois qu'il n'est pas corrompu à demi.

Mme ELLFELD (*au ministre*)

Ah! vous nous rendez le bonheur par cet acte de justice. Je vais annoncer vos bienfaits à mon amie.

SMITH.

Oui, madame! je vous accompagnerai, & vous soutiendrai.
(*Ils veulent sortir, Georges ouvre la porte, Emilie entre en ce moment soutenue par Thomas.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EMILIE.

EMILIE (*se précipitant aux pieds du ministre.*)

Justice, votre excellence, pour mon mari innocent & compassion pour son inconsolable épouse!

LE MINISTRE.

Madame, relevez-vous! (*il l'assied.*) Remettez-vous!

EMILIE.

O! mon malheur n'a point d'expression! La consolation ne peut plus entrer dans mon cœur.... Mais s'il faut une victime, que j'en serve seule! Que votre excellence sauve un homme à qui l'état n'a rien à reprocher, et qui n'est coupable qu'envers moi.

LE MINISTRE.

Tranquillisez-vous, madame! Celui que vous croyez coupable

est innocent et libre. Il ne tardera pas à paroître.

EMILIE.

Que dites-vous? — Morland est libre! son innocence est reconnue? — Grand Dieu! (*Elle saisit la main du ministre et la presse entre les siennes sans pouvoir ajouter une parole.*)

GEORGES (*annonçant.*)

La voiture de votre excellence est de retour.

LE MINISTRE.

Ah! le voici! Qu'on l'introduise. (*à Emilie.*) Vous voyez, madame, que je ne vous ai pas trompée.

SCENE VII & dernière.

LES PRÉCÉDENTS, MORLAND, JENNY.

(*Emilie court à Morland, il l'arrête sans la repousser et s'avançant lentement.*)

MORLAND.

Que viens-je d'apprendre? — Dois-je, en effet, retrouver ici le bonheur? ou m'y fait-on comparoître pour aggraver mon sort?

Mme ELLFELD.

Malheureux! êtes-vous encore abusé? Rejettez le poison d'un soupçon odieux. Emilie est innocente; elle m'a sauvé la vie!.. — Ses soins généreux m'ont tiré d'une maladie cruelle: c'étoit moi qu'elle venoit voir. — C'étoit à moi qu'elle sacrifioit ses veilles et son repos.

MORLAND.

Ciel! qu'entends-je! (*Il se retourne avec attendrissement vers sa femme.*)

LE MINISTRE.

C'est la vérité. — Rendez-lui le bonheur dont elle est si digne. Rendez le calme à votre âme. Nous avons tous été dupes d'un scélérat. Tout vous sera éclairci.

MORLAND, (*prenant sa femme dans ses bras.*) Tu es innocente!

EMILIE.

Et toujours digne de Morland.

MORLAND.

Ah! que je le suis peu de toi! j'ai osé te soupçonner; comment réparer mon crime?

EMILIE.

Il est déjà pardonné.

MORLAND (*se retournant vers le ministre.*)

Que de reconnoissance ne dois-je pas à votre excellence!

LE MINISTRE (*montrant Smith.*)

Nous en devons tous à votre digne et illustre ami : sans lui, j'aurois eu le malheur de commettre une insigne injustice.

SMITH.

Un homme en place est bien respectable quand il a la magnanimité de reconnoître ses erreurs.

LE MINISTRE.

Ce jour est un des plus beaux de ma vie.

MORLAND.

Il vous a valu bien des cœurs.

SMITH (*à Jenny avec sensibilité.*)

Je n'en demande qu'un pour prix de mes soins.

JENNY (*lui tendant la main.*)

Ah! il est bien à vous.

LE MINISTRE.

C'est envain que dans un poste éminent on est pénétré de l'amour du bien public, il n'est pas toujours possible à l'homme d'éviter les atteintes de la calomnie.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER ACTE.

